...Ils sauront bientôt que nos balles sont pour nos propres généraux...

le monde libertaire

ORGANE DE LA FEDERATION ANARCHISTE

PRIX : 0,50 NF
Rédaction - Administration
3, rue Ternaux. PARIS-XIe
Tél. : VOL. 34-08
C.C.P. Librairie Publico
Paris 11.289-15

ABONNEMENTS :
France ,. 12 mois : 5,50 NF
Etranger . 12 mois : 7 NF

Changement d'adresse
0,30 NF en timbres-poste

MAI 1962
N° 80

Grève des Cheminots Vive l'Indiscipline Syndicale

Brutalement la grève des cheminots a éclaté, éclaboussant de revendications sociales l'atmosphère feutrée de « oui » dans laquelle mitonait le ministère Pompidou ! — Dans la confusion ! Mais de nos jours, la confusion règne partout ! — Confusion dans les sphères gouvernementales, confusion dans le pays, confusion qui est le fruit de la politique ambiguë des partis de la servilité des bureaucraties syndicales, de la rébellion des castes militaires.

Depuis sept années, la guerre d'Algérie sert d'alibi au patronat qui refuse une augmentation générale des salaires justifiée par l'augmentation du revenu national et crée dans les milieux ouvriers une confusion dont ils sont les premières victimes.

Depuis la libération les avantages arrachés au petit bonheur, les augmentations hiérarchisées, créent la confusion, la discorde et la division parmi la masse salariée.

Depuis des années, l'agression des partis politiques contre le mouvement syndical qu'ils ont morcelé, crée une confusion qui rend stériles les luttes du prolétariat.

Et c'est dans cette atmosphère de confusion générale que la grève des cheminots a éclaté, que la grève des P. et T. se prépare, que les revendications des fonctionnaires sont déposées sur les paillassons des nouveaux ministres.

O

A l'origine de cette grève des cheminots qui est un grève qui mérite d'être analysée, il y a une revendication modeste déclenchée par une organisation locale. Puis, rapidement, le mouvement né dans le Midi, s'étale sur toute la région la déborde même spontanément sans l'intervention de la bureaucratie essoufflée à suivre. Les organisations de base qui sentent la combativité des travailleurs, tâtonnent tout d'abord : lutte pour les droits acquis, contre les contrôles pesants, pour l'augmentation des salaires ! Puis brusquement une revendication majeure, une revendication qui touche aux structures, qui va faire l'unanimité : Lutte pour le retour aux quarante heures sans diminution de salaire.

A ce stade, les bureaucraties syndicales interviennent. La C.G.T. qui lance la grève générale d'une seule journée, qui sera un alibi à son « oui » et qui lui permettra de reprendre en main les troupes qui échappent à l'appareil. La C.F.T.C. toujours prête à emboîter le pas, à copier la démagogie des communistes, à renchérir F.O. était contre ! Parce qu'elle avait décelé des manœuvres politiques ? Probablement pour des raisons moins pures où l'on retrouve son anti-communisme imbécile.

Malgré l'aspect confus et contradictoire de cette journée destinée à limiter et à saboter les « grèves anarchistes » (les Echos dixit), la grève des cheminots est réconfortante. Elle naît en dehors des appareils.

(Lire la suite en page 2)

Pour une démocratie défunte
Ni FLEURS ni COURONNES

N'ont été la grève des cheminots et des postiers ces derniers jours — bouffée d'air pur dans l'atmosphère étouffante des combines politiques — c'est un bien triste bilan que nous aurions à dresser pour ce mois d'avril. Ainsi le général-président a mené à bien la plus grossière mystification de ces dernières années.

Le 13 mai 1958, la « démocratie » laissait, offrait devrait-on dire la place au fascisme. Le 8 avril 1962, ces mêmes démocrates, bénéficiant en outre de l'appoint des petits-bourgeois communistes consacrait le régime. Pour cela, il aura suffi que l'on agite sous leurs yeux une très vague possibilité, une hypothétique perspective d'élections législatives pour que tout ce beau monde s'aligne à la botte du général.

Seul le P.S.U. eut l'intelligence de refuser de jouer le jeu. Mais fut-il bien compris ? Ou mieux ses dirigeants voulurent-ils vraiment se faire comprendre ? Il reste que la sénile agitation des partis avant le référendum contraste fort avec leur silence actuel. Le régime parlementaire est mort et bien mort. Le plus cocasse dans l'affaire c'est que ce sont les parlementaires eux-mêmes qui ont creusé leur propre tombe. Nous applaudions des deux mains, si nous ne savions que le peu de force qui leur reste servira à s'accrocher aux lambeaux de leur splendeur passée. En voulant paraître ce qu'ils ne sont plus, les professionnels appointés de la démocratie trahiront encore ceux — et ils sont nombreux — qui se laissent abuser.

Le général étant intouchable par la grâce du référendum, en France et en Algérie, les députés l'attaquent sur le front de la politique internationale, de l'Europe en particulier : aboiements de rogues... car s'ils le voulaient les députés européens formeraient à l'assemblée une majorité susceptible de renverser le Pompidon derrière son guichet. Seulement, cela comporte certains risques. On est député, on n'est pas un héros.

Ce ne sont ni les colloques pour un gouvernement transitoire démocratique, non plus que les préfinitions et fausses motions du PCF revendiquant la Paix, comme le fruit de l'aide du peuple français au peuple algérien qu remettront en selle ces vieillards. Discréditées, inutiles, les organisations traditionnelles du centre, de droite ou de gauche ne feront encore illusion que le temps que le présent régime durera. Il est à prévoir d'ailleurs quelques sensationnels bouleversments idéologiques chez ces messieurs dans les prochains jours. N'oublions pas déjà que le programme Pompidon n'est pas si éloigné des principes de Michel Debré. Les paris sont ouverts. Les présents adversaires du général deviendront les plus fidèles valets du régime.

Ce régime que notre journal n'a cesse de présenter comme le seul vrai et puissant ennemi du prolétariat. Les événements, loin de nous contredire, montrent au grand jour ce que nous écrivions il y a quelques mois à peine : par l'entremise du général, le capitalisme s'est assuré pour le présent pouvoir absolu. La menace OAS n'était précise qu'en qui lieu, l'Algérie. En métropole, elle ne servait qu'à revaloriser ces partis qui en mobilisant le monde ouvrier pour lutter contre un fantôme, le détournaient de son vrai combat. Le gouvernement et le président laissaient durer l'OAS le temps nécessaire pour asseoir définitivement leur autorité.

Mais, ce sur quoi le général et les partis n'ont pas compté c'est le profond changement que les événements d'Algérie, surtout ces derniers temps, devaient apporter dans la manière de penser d'un peuple plus grand nombre. Obligés par les faits de prendre position sur le fond du problème, ouvriers, intellectuels, étudiants, paysans en déduirent que tout un système, c'est-à-dire la coalition de ceux qui sont ou qui furent au pouvoir et de ceux qui sont ou qui furent en opposition avec le pouvoir, était collectivement responsable du drame. Ce ne sont pas les quelques avantages matériels charitablement distribués à

H. KLEBER

(Lire la suite en page 2)

DE GAULLE consolide SON FASCISME

Quelques demeurés continuent à brailler « le fascisme ne passera pas », mais presque tout le monde est bien persuadé que c'est fini, que le fascisme n'a plus aucune chance de passer ! En réalité le fascisme est passé, et comme il a voulu, un certain 13 mai. Une comparaison vaut tout de suite à l'esprit. Le 18 juillet 1936, il y avait d'une part Mola, Sanjurjo, Queipo de Llano, Franjul, Goded, etc., et Franco — Certains de ces personnages passant pour des officiers républicains —, d'autre part une classe ouvrière vigoureuse, organisée dans des syndicats révolutionnaires, et entre les deux un gouvernement de minables que le peuple balaya pour riposter à l'attaque fasciste par la révolution. Le 13 mai 1958 il y avait d'une part Massu, Godard, Challe, Jouhaud, Salan, etc., et de Gaulle — certains passant bien entendu pour des officiers républicains —, et d'autre part un gouvernement de minables (tel ce Pflimlin qui non content d'être un zéro préfère être un moins que rien en devenant ministre de de Gaulle) qu'un peuple démobilisé par des syndicats dégénérés ne sut que faire semblant de défendre. Le fascisme reposant sur le mythe du chef il faut évidemment qu'il n'y ait qu'un seul chef. Au départ de la rébellion militaire espagnole il existait un certain nombre de chefs en puissance'; Franco dut émerger du lot au cours d'un long combat contre le peuple espagnol et fut aidé par des circonstances: officiers fusillés par les « rouges» ou tués dans des accidents providentiels. De Gaulle ayant triomphé du peuple français sans coup férir se retrouva Chef du jour au lendemain; oui, mais chef théorique : il lui fallut se débarrasser des rivaux. Les uns comme Massu vinrent à résipiscence, mais les autres, que le sort ou le bazooka épargnait, il les fallait

(Lire la suite en page 2)

A propos de l'installation d'un gouvernement transitoire

Le dernier colloque des juristes a vu s'élaborer le projet de la mise au point d'un gouvernement dit « transitoire », lequel gouvernement devrait être la plaque tournante entre une 5e pas démocratique du tout et une autre, prévue assez démocratique, pour avoir la paix avec le prolétariat.

Le peuple français ne s'est pas manifesté. On ne lui a d'ailleurs pas demandé son avis. Il fallait trouver rapidement un remède à la menace de révolution, de front populaire. Comme cela, on ne sera pas pris au dépourvu. « L'UNION SACRÉE DES GAUCHES » est un mythe que les théoriciens amènent poussivement à la tête de l'Etat.

Il était une fois, un pays dont tous les manuels de géographie et d'histoire disent que la nature l'a doté de formes harmonieuses, d'un équilibre intelligent et d'une position privilégiée à la pointe de l'Europe occidentale. Bref, qu'il a tout pour vivre heureux.

Il était une fois, un peuple qui les événements de son histoire avaient promu à la dignité de Flambeau de la Civilisation.

A l'entrée de la ville d'EPINAL, est un écriteau indiquant : « ICI COMMENCE LE PAYS DE LA LIBERTE. » Il est vrai aussi qu'Epinal est le pays des contes de fées et des belles images pour enfants sages. Alors, ironie ? Cynisme? Car enfin qu'est devenu ce peuple dont le synonyme était « LE CHAMPION DE LA LIBERTE ? » Un peuple un peu râleur, mais surtout léger et jemenfichiste qui se laisse avoir à tous les coups et qui s'aperçoit, mais trop tard qu'il y aurait peut-être eu quelque chose à faire. Avoue que ça ne fait pas sérieux ! Alors qu'en penser ? Que « les héros sont fatigués ? » Certes non, mais encore : on installe un gouvernement « pas comme les autres naturellement, et une fois qu'il est bien en place on s'aperçoit qu'il ne convient pas du tout. Pourquoi ? Tout simplement parce que les élections terminées on croit que c'est arrivé.

L'électeur ne reconnaît plus celui qu'il avait élu ; l'électeur, son bulletin jeté dans l'urne, se repose sur ses lauriers et retourne à la pêche à la ligne, mais dans ce domaine la paresse et la négligence coûtent cher, sauf à l'élu bien entendu qui en profite pour remplir ses poches, et pour cela, n'hésite pas à se compromettre, là où le citoyen ne déferait pas. Et ça recommence, on fiche le gouvernement en l'air pour supplier un homme « pas comme les autres » de prendre la direction de l'Etat. Cet homme demande les pleins pouvoirs ? Qu'à cela ne tienne, on les lui donne sans même lire le texte du bulletin de vote. Ça te paraît énorme maintenant mais rappelle-toi : tu as vote oui en 58 au 1er referendum. Tu n'as pas lu la constitution mais tu as voté. Tu te moquais du jugement de l'histoire et tu as dit OUI. La liberté ne s'improvise pas. Tu es condamné à choisir. Tu ne peux pas éternellement rejeter cette liberté qui t'engage.' Tu ne peux plus longtemps la confier à un dieu. Il te faut la dédouner, l'endosser.

Il est bien tentant certes de la confier à un dieu ou à un gouvernement. Après tout, un gouvernement, c'est fait pour gérer la liberté des citoyens, la faire croître. Eh bien, ton gouvernement que fait-il de ta liberté ? Il l'avilit par sa propagande et lorsque tu protestes, il t'envoie ses hordes de matraqueurs hystériques. Il calme les remords de conscience par de grandes réalisations techniques : le « France » et la baignoire d'eau glacée ; le record de vitesse sur rails et les électrodes. Tu guetiles la joie pour ne pas entendre tes propres cris de honte. Ne penses-tu pas que l'époque où les générations précédentes comptaient sur toi — sur ton sang — pour payer leurs erreurs est terminée ?

Alors? Alors ce n'est pas la peine de crier au scandale quand, un beau matin, on se réveille en dictature. Après tout, la monarchie n'est pas si loin. Seulement, c'était peut-être pardonnable avant 89 puisqu'on n'avait jamais connu que ça, mais depuis ? : la République, l'Empire, la Restauration, la sous-République, le sous-Empire, le sous-sous-République, même, pour ne pas s'emmêler, on lui met des numéros 1, II, III, IV, V... s'il doit en avoir autant que de Louis on va, bénir « Cette famille qui n'est pas fiche de compter jusqu'à 20 ». Et dans tout ça, de temps en temps, des secousses spasmodiques du Peuple.

Danièle BERNARD

(Lire la suite en page 2)

Fusillez les généraux ou abolissez la peine de mort

Quand un assassin est général c'est une circonstance atténuante
Disent les bien-pensants.
Dans notre société fondée sur la force et le vol il est d'usage de tuer
En gros et au détail
Par l'Armée et la Justice
Cela témoigne de notre barbarie. Il y a aussi des tabous.
On ne tue pas les généraux
Ce serait inverser les rôles
Leur métier est de faire tuer, pas de l'être.
Un travailleur qui vole un pain va en prison.
Un aliaf qui vole des dizaines de millions fait des affaires.
Un homme qui en tue un autre est passible de la peine de mort.
Un homme qui en fait tuer des milliers d'autres a droit aux honneurs militaires.

⁂

En voilà qui se seraient trompés en fin de carrière.
Les temps ont changé, le métier s'est compliqué :
Ce qui différenciait les Allemands des Français c'est que les uns étaient en vert et les autres en kaki.

par J. PRESLY

C'était simple, c'était militaire.
Et puis on devient général de guerre civile.
Et les civils c'est déroutant.
Ça s'habille comme ça l'entend, on n'y retrouve pas facilement les siens.
Même pas de galons pour désigner ceux qu'il faut épargner.
Encore en 1848 et en 1871 on reconnaissait les mauvais français au drapeau rouge.
De nos jours un premier ministre vous dit d'entrer en sécession et puis, après, vous fait épingler.

⁂

La mort est une institution d'État
Avec son rituel
La petite cérémonie.
Les civils on leur tranche la tête.
Chez les militaires la tête a moins d'importance : on fait des trous dans la tunique après en avoir décroché les petits bibelots qui faisaient leur personnalité.
Les militaires quelquefois, mais pas les généraux.
Un général ça meurt dans son lit.
C'est ça la Tradition, comme chacun le sait.

⁂

Nous, ces coutumes du Moyen Age ça ne nous impressionne pas.
Les toges et les uniformes, l'hermine et les épaulettes, les serments et le clairon, la guillotine et le peloton d'exécution, on n'y tient pas : ce n'est pas notre patrimoine.
Nous pensons même que ce serait une preuve de civilisation de s'en passer.
Alors, pour une fois que ça vous gêne, Messieurs de faire couler du sang, rangez donc au musée la guillotine et cet attirail national.
Définitivement
ABOLISSEZ LA PEINE DE MORT.
Nous regrettons que des généraux soient les premiers à en profiter.
Mais de toutes façons deux de plus ou de moins ça ne se verrait pas assez.
A nous, ça ne nous fait pas concurrence.

⁂

Ces hommes qui ont froidement, à votre place, Messieurs, ordonné le massacre de centaines d'autres
Ce sont bien des fous furieux.
Mais les fous furieux quand on les tient on ne les abat pas, on les enferme et on essaye de les soigner.
Du moins dans une société qui croit à l'homme et le respecte.
Mais l'uniforme, si c'est ça qui vous en impose, pour nous, ça se détruit avec joie.

LE PROCÈS JOUHAUD

NON ! nous ne mêlerons pas notre voix à la meute, quelque dégoût que nous ayons du rôle, des crimes, de la personnalité... ou plutôt de l'absence de personnalité du personnage.

Non ! nous ne crierons pas à mort, vivant un homme entre deux gendarmes, face à un appareil étatique et militaire, disposant de chiourme, de magistrats, de peloton d'exécution et de bourreaux.

Non ! nous ne participerons pas au chorus général, même si celui que l'on juge a été et reste partie prenante de cette société qui aujourd'hui le condamne.

Procès pitoyable, dont l'accusé est le plus pitoyable de tous, incapable de défendre sa position politique, refusant le combat et se revendiquant de cette République dont il a refusé les ordres et combattu les représentants.

Cette dépolarisation des débats, ce refus des responsabilités, cette fuite devant l'idéologie dont on s'est revendiqué au nom de laquelle on a plastiqué, mitraillé, assassiné est le trait caractéristique de ce procès.

Surenchère ridicule où la défense s'efforce de prouver que si l'accusé s'est élevé face à la République, c'est parce qu'il est plus républicain que ceux qui le jugent ; que s'il poursuit la guerre en Algérie, c'est parce qu'il veut y voir régner la paix.

Les mots veulent-ils dire encore quelque chose ?

Général républicain a-t-on dit.

Or, un général de par sa fonction fait partie d'une armée dotée d'une discipline rigoureuse et d'une hiérarchie qui ne l'est pas moins, soumise à l'autorité du Président de la République, dont elle doit exécuter les ordres sans discussion ni murmure. (A moins que cette obéissance aveugle cesse pour ceux qui l'ont acceptée, tant dis qu'elle ne se démet pas pour ceux à qui elle est imposée.)

Or, la République est l'institution vidée de toute autorité du peuple doit se manifester, et tout républicain doit s'y soumettre quelle qu'elle puisse être.

N'importe pas cohengéré aux ordres d'un chef hiérarchique, comment Jouhaud peut-il se déclarer général, et tenant pour nul le désir de la majorité du pays comment peut-il se prétendre républicain ?

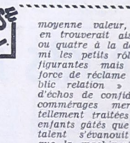
Il est assez plaisant que ce soit un anarchiste, qui ne reconnaît ni la puissance de l'Armée (dont il dénonce le danger permanent pour toute constitue), ni l'autorité d'un Etat (démocratique ou non), qui soit amené à faire une constatation aussi évidente.

En réalité, en dépit de la condamnation qui le frappe, il n'y a pas entre Jouhaud et notre cinquième République une opposition fondamentale.

Entre le fascisme progressif et iarvé d'un chef d'Etat, qui ma quillera de légalité tous ses attentats aux libertés du peuple, et le fascisme raciai et brutal de tous les apprentis dictateurs, il n'y a que la nuance séparant les hommes d'une même famille

HEMEL

(Lire la suite en page 2)



Esbrouffe et clinquant

La presse qui accuse le cinéma de pervertir la jeunesse (voir la conclusion de notre dernier billet) est la même qui tresse des couronnes aux vedettes dont la vie est un scandale perpétuel.

Non que nous nous mêlions de faire de la morale à propos de la conduite des artistes. D'abord, il en est beaucoup de qui l'existence quotidienne n'a jmais attiré de remarques. Et puis, cela ne nous regarde pas. Leur vie privée leur appartient. Si nous défendons la liberté pour chacun d'organiser la sienne, cela implique que nous nous interdisons ensuite de la critiquer.

Donc, pas de moralisation intempestive. N'imitons point ces lignes de puritains qui ruinèrent en Amérique la carrière de certains acteurs pour quelques parties de jambes en l'air, et qui faillirent même faire décréter Charlie Chaplin d'accusation. Les injéconds jaloxieroni toujours les virtilités qui les narguent de leurs exploits.

Mais autant nous devons réprouver l'esciandre fait par les impuissants et les bigots autour de la vie des comédiens, autant nous indispose l'espèce d'auréole qu'une presse qui, elle, se prétend moralisatrice entretient au-dessus de la tête de certaines « stars ».

Ces « stars » généralement des artistes américaines de moyenne valeur, comme on en trouverait aisément trois ou quatre à la douzaine parmi les petits rôles voire les figurantes mais gonflées à force de réclame et de « public relation » à longueur d'échos de confidences et de commérages mercenaires et tellement traitées comme des enfants gâtés que leur peu de talent s'évanouit à mesure que la machinerie publicitaire impose artificiellement leur nom et leur renom.

Il est pénible de voir les journalistes se suspendre et tout un public s'attacher à ces créatures fabriquées de toutes pièces à leur gloire usurpée à leurs propos et à leurs gestes (le plus souvent dénués d'intérêt) à leur existence de fantoches à leurs malheurs et à leurs bonheurs de pacotille.

En voilà une qui porte une robe de 20 millions une autre qui divorce pour la septième fois ; une autre (à moins que ce ne soit la même) qui, ayant nuyant le dimanche à Rome, va passer le week-end à New York ; une autre dont une crise de colère pour un pli fait à son jupon retarde le tournage de deux jours et coûte quelques milliers de dollars. Cette autre obtient un milliard de pension alimentaire après s'être prostituée un an dans le lit d'un richissisme couillon convaincu de cruauté mentale devant un tribunal d'idiots. Cette autre est visiblement hystérique et, mieux qu'un studio, serait à sa place dans quelque pavillon discret.

Pourquoi cela nous formalise ? Mais cela ne nous formalise pas ! Non plus que la vie de bâtons de chaise des littérateurs dont Julien Teppe nous relate les fredaines dans son nouveau livre, « Histoire libertine des grands écrivains français (édit. Belleville). Ce qui nous choque profondément, c'est tout ce tapage et tout ce clinquant faits pour fixer l'attention des foules sur des existences dorées mais insignifiantes, et d'ordinaire assez pourries, quand des films comme « Tu ne tueras point » tournés sans esbrouffe ni tape-à-l'œil sont tenus pour des dangers publics.

P.-V. BERTHIER

Pour intensifier la lutte de classes, pour atteindre les objectifs de la Révolution sociale
VIVE LE RASSEMBLEMENT DE L'AVANT-GARDE RÉVOLUTIONNAIRE !

Les masses, écrivait Bakounine dans « l'Organisation de l'Internationale », en 1872, les masses — c'est la force, c'est au moins l'élément essentiel de toute force. Que leur manque-t-il donc pour renverser un ordre de choses qu'elles détestent ? Il leur manque l'organisation... et le jour où l'Internationale aura reçu et organisé dans son sein la vérité, le tiers, le quart ou seulement la dixième partie du prolétariat, l'Etat, les Etats, auront cessé d'exister »

Mais quels doivent être les rapports entre cette « dixième partie » et le reste de la classe opprimée ? Et cette minorité agissante est-elle réellement nécessaire aux masses exploitées ?

Il existe une conception chère à certains penseurs anarchistes, suivant laquelle la fameuse « spontanéité des masses » pouvoirait à tout et suffirait à exploiter toutes les possibilités révolutionnaires. Les capacités et les ressources des masses ont été prouvées, souvent par un certain nombre de faits historiques que l'on peut considérer comme des mouvements spontanés des masses. Il n'en est pas moins vrai que, ériger en principe la spontanéité et l'aptitude organisatrice des foules devient une de ces idées dangereuses par lesquelles on bouche les trous idéologiques et justifie la paresse intellectuelle. Il n'est pas permis aux révolutionnaires de laisser au hasard ou de se tromper au delà de certaine limites quand il s'agira d'assurer la vie à des millions d'hommes. Dès le premier matin il faudra le boi de lait à chaque enfant et il devra la nécessité d'agir, nous voulons échapper aux solutions d'autorité qui ont de terribles avatars de parmi les plus simples et les plus efficaces — il faut préparer les nôtres **dès maintenant.**

Nous trouvons, à l'opposé une conception purement autoritaire — marxiste-léniniste — donnant l'initiative à la seule organisation d'avant-garde — le parti — qui se transforme en véritable état-major avant de s'identifier au prolétariat pour exercer, en son nom, une dictature sur les masses. Une telle conception contient en soi le germe de la contre-révolution bureaucratique.

Anarchistes révolutionnaires, nous sommes également éloignés du fatalisme optimiste et tout chant mais dangereux, de « spontanéistes » qui conduit souvent à une démagogie populiste pas forcément dans la ligne du progrès, que de la mystification autoritaire du « parti guide éclairé des masses » qui cache mal le mépris aristocratique de leur capacité politique et, par conséquent de leurs aspirations

Notre conception de la minorité agissante n'a rien de hiérarchique, elle n'est que l'expression de la nécessité d'organisation révolutionnaire spécifique capable comme l'avant-garde consciente et active des masses populaires. L'Anarchisme n'étant pas une philosophie abstraite, même le rôle de fondateurs de sa doctrine ne fut autre que d'exprimer les aspirations véritables des masses, d'analyser leurs réactions, de mettre en valeur leurs expériences. Bakounine constatait déjà que « l'Internationale ne pourra devenir un fondement d'émancipation pour l'humanité que lorsqu'elle sera d'abord émancipée elle-même, et elle ne le sera que lorsque, cessant d'être divisée en deux groupes : la majorité des instruments aveugles et la minorité des machinistes savants, elle aura fait pénétrer dans la conscience collective de chacun de ses membres la science, la philosophie et la politique du socialisme » « Il faut donc préparer que pour nous l'organisation révolutionnaire ne doit pas constituer un pouvoir sur la masse, mais une orientation méthodique et coordonnée, élaborée. et adaptée sur la base des aspirations et des expériences des masses. Une véritable avant-garde révolutionnaire ne peut pas être seulement une formation de combat : son rôle est aussi de former des militants assez pénétrés de l'esprit libertaire pour être capables de sus-citer la capacité d'auto-organisation des masses, développer leur responsabilité politique directe et s'opposer aux déviations.

En dernière analyse, la minorité révolutionnaire consciente et authentique, peut se contenter de respecter les mots d'ordre des marins de Kronstadt : « La classe avant le parti ! » Nous l'affirmons sans fausse modestie : ils pouvaient dire, car ils étaient libertaires. Leurs organisations spécifiques (soviets) proposaient les buts et les moyens, mais refusaient de les faire accepter aux masses autrement que par la lutte idéologique et l'exemple, sans peine de dérapage bureaucratique et transformation des Conseils — organisme libertaire par définition — en pouvoir politique distinct des masses, en Etat,

Voilà pourquoi seul le Mouvement Anarchiste offre les garanties nécessaires à la formation d'une véritable avant-garde révolutionnaire, voilà pourquoi ce rôle de l'avant-garde **même de ceux qui ne se disent pas** libertaires peut s'exercer au sein des Groupes et Unions de notre Fédération, aux côtés de nos camarades dans les syndicats, dans les organismes de défense, de résistance, d'éducation, de soutien populaire Mais pour que le rôle de l'avant-garde soit efficace et sa présence dans les organismes parallèles **active**, il faut qu'elle soit **d'abord coordonnée.** Notre Fédération s'est assigné ce rôle et elle est capable de l'assumer, grâce à sa structure « ouverte » et fédéraliste, en évitant, tout monopolisme et sans avoir peur de se voir reprocher une volonté quelconque de « noyautage ».

Il suffit de jeter un coup d'œil sur l'ensemble de la bataille sociale pour s'apercevoir tout de suite qu'à côté de ce qu'il faudrait faire, ce que nous faisons, les uns et les autres sur le petit bout du front que nous nous sommes réservé, ressemble à peu près à un jeu d'enfant. Nous nous dispersons à des luttes secondaires et de détail là où il y a, comme disait Bernerl « un monde à abattre et un monde à reconstruire et où, une quelconque « spécialisation » révolutionnaire est grotesque ». (Camillo Berneri, dans une lettre à Fabbri, juillet 1930).

L'unité de l'avant-garde révolutionnaire n'est pas seulement nécessaire pour mener à bien les tâches quotidiennes et courantes qu'impose la montée du fascisme aux masses laborieuses, mais aussi pour résoudre les questions fondamentales posées au prédétrial en tant que classe qui se trouve à la pointe de la lutte pour l'abolition du pouvoir du capital — privé et d'Etat — et réorganiser la société sur une base socialiste — sans classes et sans Etats. Et, pourquoi ne pas le dire ? avec Daniel Guérin, qu'après un siècle d'opposition, il ne reste qu'un choix : celui entre « les vieilles lunes du socialisme libertaire » et « la jeunesse du socialisme libertaire » Nous sommes certain que l'avant-garde révolutionnaire authentique de ce pays saura faire «on choix

Paul ZORKINE

POUR UNE CONCEPTION ANARCHO-COMMUNISTE DE L'ÉCONOMIE

Un élément indispensable pour le succès de la planification l'élaboration du plan par tous

Il paraît d'autant plus difficile d'affirmer que la planification est le seul moyen d'organiser rationnellement et librement l'économie que les expériences de planification vécues jusqu'à présent n'ont pas permis en application d'atteindre les buts que nous recherchons, c'est-à-dire, comme l'affirment les partisans du régime soviétique, obtenir certes, dans l'intérêt de la société, un maximum de résultats, avec un minimum de dépenses, « lui absolue de l'évolution économique », mais ceci, en respectant les aspirations légitimes de chacun d'entre nous, travailleur et consommateur, à la libre disposition de son temps.

Est-il possible de prévoir la production et de la réaliser conformément à la volonté de tous, suivant la formule « à chacun selon ses besoins » ? Est-il possible de planifier dans la liberté, de telle sorte que tous, travailleurs, techniciens, ingénieurs, ouvriers, paysans, non seulement aient l'impression de participer, mais réellement participent à l'orientation à donner à l'économie ? Ces questions posent les problèmes de l'élaboration du plan et de sa réalisation.

Il est bien entendu que la seule planification que nous envisageons est la planification intégrale, portant directement sur la production ou sur les formes de distribution, et que nous ne nous arrêtons pas sur la planification souple mise en application dans la plupart des pays capitalistes pour pallier l'insuffisance du mécanisme des prix et éviter les crises économiques, ou pour tenter de rationaliser l'intervention de l'Etat en matière économique, dans les pays de développement récent, en particulier.

LES INSUFFISANCES DU SOCIALISME SCIENTIFIQUE.

Il est intéressant de se baser sur les essais de planification intégrale qui ont été réalisés dans les pays à régime communiste et en U.R.S.S. en particulier, pour préciser cette notion de planification.

1°) Les Soviétiques pensent que le socialisme scientifique confère aux dirigeants un don de prévision infaillible en matière de planification, pense qu'il est suffisant, par conséquent, que l'Etat soit propriétaire de l'ensemble des biens de production, qu'il s'organe rationnellement et coordonne cette production pour que le régime connaisse ainsi l'abondance. Nous sommes loin d'avoir cette opinion et les faits plaident en notre faveur.

2°) Cette idée contribua à donner un double caractère centralisé et impératif à la planification soviétique qui conduit à des résultats discutables.

En effet, malgré l'évolution des méthodes soviétiques de planification, malgré quelques essais de déconcentration industrielle, la planification soviétique reste extrêmement centralisée : le Gosplan de l'Union est l'organe principal du système. Evidemment, on s'est vite aperçu que les études du Gosplan pouvent porter sur des programmes très vastes, mais non pas sur l'ensemble de l'économie. Mais rien n'a ébranlé la puissance du Gosplan : si la création, en 1932, des commissariats du peuple par branche d'activité, ni leur remplacement en 1957 par les sovnarkhozes à compétence régionale dans le but de supprimer des entreprises non rentables, d'éviter des frais de transport, d'assouplir la gestion de l'industrie.

par Eliane VERNON

cédente et le plan n'a pas été accompli dans certaines branches de l'activité économique, notamment en ce qui concerne les chantiers industriels, la fonte, l'acier, les laminés, l'équipement chimique, le bâtiment.

Si on essaie d'expliquer ce ralentissement par des fautes d'organisation dénoncées par les dirigeants soviétiques eux-mêmes et par conséquent, par des insuffisances de la planification, c'est certainement parce que le don de prévision de ces dirigeants n'est pas aussi infaillible qu'ils veulent le faire croire et qu'il est nécessaire de tenir compte d'un facteur essentiel de la production : le producteur.

Car si, aux dires des Soviétiques, le double mécanisme qu'incarne « la remontée des projets de plan est réalisé, cette affirmation est purement théorique : la participation de la base à l'élaboration du plan consiste uniquement, avant la fixation des directives générales du gouvernement, à informer l'organe de planification régional ou de la république sur les capacités de production existantes, sur les possibilités nouvelles, sur les besoins qui se font jour, puis à enrichir les chiffres de contrôle : c'est-à-dire à détailler les directives venant d'en haut.

Un organisme d'un échelon donné vérifie que les objectifs fixés par les organismes inférieurs rentrent dans les chiffres de contrôle qu'il a établis lui-même. Les projets ne sont plus des suggestions autonomes et il n'est pas rare que l'écart entre les chiffres proposés et ceux du plan soit de 20 à 25 %. Pratiquement, les options principales sont prises dès le départ, c'est dire que les dirigeants soviétiques décident de la production.

Les chiffres de la production agricole sont beaucoup plus inquiétants que ceux de la production industrielle : la récolte des céréales de 1961 a à peine dépassé celle de 1960, a reculé dans certaines régions, les ventes de viande diminuent, l'augmentation de stockage des produits laitiers est très faible pour une population qui s'est accrue de 7 millions d'habitants, en 1961. Ce demi-échec de la planification russe a été dû, pour la plupart, par la subsistance de la propriété privée, qui devrait être un stimulant pour l'agriculture, mais qui a donné aux kolkhozes et aux entreprises capitalistes fondées sur le profit, qui a livré une partie des terres à des exploitants inconnaissant souvent les engrais, les semences sélectionnées, la préparation du sol ; d'autre part, les tendances bureaucratiques se sont développées, une profusion de fonctionnaires incompétents, les S.M.T. en particulier, est apparue, conséquence de l'instauration d'un régime capitaliste d'Etat.

VERS UN SYSTEME D'AUTO-ADMINISTRATION.

Un essai a été fait en Yougoslavie dans le domaine agricole, pour permettre une accélération de la collectivisation. La création, par l'Etat, sous son contrôle, de coopératives de production, c'est-à-dire une collectivisation de la terre laquelle s'ajoutait une insuffisance des investissements, puis une période de sécheresse assez longue, ont conduit ces années dernières à des résultats catastrophiques.

Dans le domaine industriel, la volonté des dirigeants de supprimer le capitalisme d'Etat et les tendances bureaucratiques qui l'accompagnent les ont conduits à créer des conseils ouvriers, qui ne font qu'approuver le plan de base établi par le comité pour l'Economie nationale et dont le rôle est inefficace. Il s'agit là, cependant, d'un essai intéressant de passage d'un système de planification centralisé à un système « d'auto-administration ». Mais il s'agissait d'une initiative étatique, vouée à l'échec par sa nature même : l'Etat accorde en principe aux producteurs des prérogatives, mais pratiquement, un pouvoir dont ils sont privés de décision et d'administration.

La planification doit résoudre le problème du choix entre le profit et l'avenir, doit fixer les objectifs de production, les conditions de réalisation de cette production, c'est-à-dire fixer par exemple la part des investissements dans le revenu collectif : doit lutter contre le gaspillage du revenu de l'entreprise ou contre les gaspillages sociaux, doit permettre au travailleur de choisir son emploi, doit respecter la liberté de choix du consommateur. Cette planification ne peut être que le résultat de l'expression de la volonté de tous, producteurs et consommateurs. S'il est difficile d'imaginer tous les membres de la collectivité participant à toutes les décisions concernant l'ensemble des problèmes économiques, des groupements dont certains existent déjà comme les coopératives de production ou de consommation, des conseils ouvriers autonomes, des communes économiques, regroupés, fédérés, peuvent et doivent engendrer la planification.

Mais en aucun cas, ces groupements ne doivent être l'émanation d'une puissance dominante, être une condition de la mise en application de la planification d'un Etat. Si les résultats matériels de la planification sont obtenus par un asservissement de l'homme, la planification est un échec : elle doit servir l'individu, contribuer à son élévation sur tous les plans et ne peut le faire que si elle respecte sa liberté.

CUBA

Il n'est pas de problème tabou, tout ce qui passionne les hommes est notre et doit être dit ; ainsi nous disons que la révolution cubaine est bolchevisante. Nous en voyons la preuve dans le fait qu'une bonne partie des opposants à Batista ont été soit décimés, soit éliminés.

Si une route reliait Cuba au continent il est probable que la moitié de l'île serait désertée, comme Berlin-Est l'est actuellement. Il est normal qu'alent fui, dès les premières semaines, ceux auxquels la révolution faisait perdre leurs privilèges ; mais maintenant il s'agit de ceux qui protestent une franche opposition à un régime niant les libertés. Ce ne sont pas des éléments minoritaires qui s'échappent, mais des anciens soutiens du régime. Car ce dernier, pour se libérer du carcan de la Maison Blanche, a commis, soit de propos délibéré, soit par nécessité, la grande faute de se laisser capter par la bureaucratie du Kremlin.

Une révolution doit répondre aux intérêts du peuple et non à l'orthodoxie dénuée de sens d'un groupe. Dans le cas présent ses dirigeants devaient savoir que, pour avoir accepté l'aide de Moscou, ils hypothéquaient les destinées de Cuba. Nous croyons que Cuba est dominé par des démagogues plus verbeux que capables de comprendre la situation, que les Cubains se sont livrés pieds et poings liés à un communisme aux antipodes de leur aspiration à la liberté.

N'existait-il pas d'autre solution ? Nous pensons qu'avant de commettre une telle faute on pouvait essayer un type de révolution ayant ses racines dans le peuple, et il restait en tous cas le recours à l'aide des autres peuples du continent américain.

Les événements confirment qu'une vague révolutionnaire s'appuyant sur l'un des deux blocs n'est pas capable de libérer l'homme. Qui peut appeler la révolution cubaine « socialiste » ? La réalité communiste se meut dans une orbite impérialiste, puisqu'elle repose sur l'armée, les canons et les engins de destruction massive. On prétendra que c'était nécessaire à l'anéantissement du capitalisme. Mais qui osera affirmer que cela ne conduit pas à un monde bureaucratique et militariste ? « Ils croient conquérir l'Etat, et c'est l'Etat qui finit par les absorber », a dit Kropotkine. C'est un vrai que nous ne concevons pas que ce formidable appareil composé de fonctionnaires, ministres, généraux, etc... vienne à renoncer à ses prébendes pour céder le pas au socialisme.

Affermir l'Etat est une méthode qui finit par corrompre les vrais objectifs de la révolution : de libératrice elle se fait oppressive, les rebelles d'hier deviennent de vulgaires tyrans. Ainsi cette république populaire se mue en instrument de l'impérialisme russe, de même que Formose est un instrument de l'impérialisme yankee. La révolution cubaine peut maintenant être comparée à l'un de ces coups d'Etat où l'on dépossède des privilégiés pour nantir de nouvelles classes, surgies de cette mystification appelée communisme.

Si les ouvriers et les paysans cubains jouissent un jour de la liberté, ce ne sera pas avant d'avoir détruit également et le capitalisme et cette déformation du socialisme qui sera toujours de caractère impérialiste.

José VIADIU
« Tierra y Libertad », Mexico, janvier 62
(traduit de l'espagnol par GAI)

NI FLEURS, NI COURONNES

(suite de la première page)

certaines couches sociales, non plus que les congés payés, qui effacèrent cette timide mais extraordinaire prise de conscience. La minorité révolutionnaire de ce pays sait quel rôle elle doit jouer et elle mettra tout en œuvre afin que général et partis disparaissent de notre horizon.

Pour le moment, nous assistons à un règlement de comptes entre généraux. Pour une fois le prolétariat n'est pas dans l'arène mais sur les gradins, une tête de général ? Olé ! une autre tête de général Olé, Olé ! ! Ce qu'il nous en coûte ! Ce qu'il nous coûtera ! Ce qui a été fait par Salan s'est fait prendre d'une manière d'ailleurs fort curieuse et qui mérite réflexion. On serait tenté de croire non pas que les colonels l'ont livré aux barbouzes, mais que Salan sentant la partie définitivement perdue, préfère livrer son baraud d'honneur — noblesse oblige — sur le banc d'un tribunal. La manière, toute différente de celle de Jouhaud, dont il entend assumer la défense est symptomatique. Enfin peut-être assistérons-nous à un vrai procès politique avec ce que cela comporte partois de passionnantes révélations, à moins qu'un accidentel suicide nous laisse sur notre faim, mais il est vrai que ce n'est plus d'époque.

Malgré ces arrestations l'OAS continue sa criminelle entreprise en terre algérienne. S'il n'a suffi que de quelques centaines d'arrestations en métropole pour écraser l'organisation, ce n'est pas la pincée de généraux hors de combat, non plus que l'action des forces de l'ordre qui mettront un terme aux activités de l'armée secrète, bi la situation devait se prolonger il est à prévoir que le GPRA ne saurait pas contenir longtemps encore les masses musulmanes et que celles-ci à défaut de représentant qui puisse en user, reprendraient le fusil. De toute façon pour nous, anarchistes, nous comprenons mieux comme et avec le Marquis de Sade, les massacres faits par la foule parisienne durant la Terreur, que les procès cyniques et frelés de la Convention. Nous sommes contre « ... la vindicte appelée justice... » et puisque « l'ouvrier a tout fait, l'ouvrier peut tout détruire, parce qu'il peut tout refaire.

LA GRÈVE DES CHEMINOTS

(suite de la première page)

Elle se continue de façon sporadique le lendemain de la reprise du travail. Son caractère « anarchique » est certain en ce sens que ce qui la caractérise, c'est l'indiscipline syndicale.

Indiscipline confuse, comme le mouvement est confus, comme l'est la revendication initiale ! Mais cette indiscipline est le premier stade, le plus important, le plus fécond car quel que soit le sens que chacun attribue pour des raisons intéressées à cette grève, elle rompt avec les prétentions gouvernementales de réglementer les grèves avec le concours des bureaucraties, avec la complicité des partis. Indiscipline qui proclame que les travailleurs se refusent à jouer « le jeu ». Elle démolit les fictions sur lesquelles les bureaucraties syndicales se maintiennent à cloche-pied. Elles s'opposent à la règle contre nature qu'ont docilement acceptée les apparts. Cette indiscipline, elle prépare le moment où les travailleurs emploieront la grève, non plus comme un agent de régularisation du capitalisme, mais comme un agent de destruction.

La revendication suprême, la seule valable du monde du travail, c'est l'abolition du salariat. Mais pour cela, il faut casser, démanteler les structures de l' « Etat » en choisissant les revendications qui l'entament. Les anarchistes qui ont décidé de mener la lutte dans les syndicats, doivent combattre pour les quarante heures sans diminution de salaire, pour l'intégration de toutes les primes dans le salaire, pour la suppression de la hiérarchie des salaires et en général, pour toutes les revendications de structure qui portent la confusion dans le système.

Dans ce combat, les travailleurs trouveront contre eux l'appareil syndical, les sauvlant de politique, créant des alibis nationaux, l'Algérie, les colonies, les menaces de guerre, la rivalité des blocs...

Rappelons-leur la grande leçon que nous ont léguée les Internationaux qui participèrent à la Commune de Paris et dont nous parlons longuement autre part. C'est en réplant le problème social, le problème de classe, que nous rendrons possible la solution de tous les autres problèmes dont le capitalisme ne peut se débarrasser qu'en le ronge comme un chancre.

Et dans l'étape actuelle l'indiscipline syndicale est une arme efficace dont les capitalistes doivent se servir pour faire sauter les verrous que les bureaucraties syndicales ont posés aux issues de l'Etat conservateur des profits.

LA REDACTION.

Le FASCISME de DE GAULLE

(suite de la première page)

mater — et encore le pieux homme doit-il remercier le ciel qu'un pauvre l'avion ou la prostate soit venu à bout de Leclerc et de Delattre — ses principaux adversaires étant en voie de liquidation de Gaulle va pouvoir se consacrer entièrement, comme il ne s'en cache pas dans ses déclarations — à donner à l'Etat une puissance gaulliste égale. C'est ce que des gens superficiels appellent sa mégalomanie, le remaniement ministériel ayant surtout suscité des variations pauvrement ironiques sur le thème de la bronze et des godillots du général.

Cependant qu'à gauche on se demande ce qu'il faut faire des généraux félons capturés, la presse bourgeoise se plaît à insinuer qu'on n'a jamais vu fusiller un général depuis Ney. Rappelons lui que la Commune commença par fusiller deux généraux. Rappelons à la Gauche l'exemple de nos camarades de Madrid et de Barcelone qui surent tout de suite quoi faire des généraux fascistes dont ils s'étaient eux-mêmes emparés. Mais c'était une question de Vie ou de Mort, ce n'était pas une question d'élimination de rivaux. Cette question de Vie et de Mort, éludée le 13 mai 1958, se reposera — elle ne pourra pas ne pas se reposer — et là on saura quoi faire des généraux fascistes, de tous les généraux fascistes.

Denis PAUL

GOUVERNEMENT TRANSITOIRE

(Suite de la première page)

D'abord, la Révolution, tu sais la grande, celle dont est sortie la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen, celle dans laquelle on s'est dépêché d'accorder quelques bricolos pour que le Peuple se tienne tranquille. Il est vrai aussi que celle-là, elle a été faite surtout par la classe bourgeoise.

Les Trois Glorieuses, la Commune, premier gouvernement par le Peuple dans le monde entier.

Toutes ces crises résolues toujours dans le même esprit. Tu connais Mayo, tu sais le type qui a découvert la formation psychologique des cadres afin de donner de petites satisfactions aux ouvriers et de saper l'action des délégués du personnel auprès de la direction. Voilà l'image-type de la France actuelle : la prostitution d'une majorité à une minorité, par l'intermédiaire d'entremetteurs qui savent ménager la chèvre et le chou.

Tu ne vas quand même pas laisser faire à nouveau ! Fiche-moi tout ça en l'air ! Plus de compromis ! pas de gouvernement transitoire ! Du neuf rien que du neuf. D'ailleurs, c'est bien connu : on ne fait pas du neuf avec du vieux ! Comment veux-tu bâtir quelque chose de solide si les fondations de ton édifice sont pourries ! Tu vois bien, c'est fichu d'avance. Tu reviendras au point de départ sans avoir rien gagné. Non, crois-moi ; tu ne peux pas te permettre de transiger : Transiger, c'est reconnaître comme valable, sinon supérieur ce que l'adversaire propose ; transiger c'est donc l'équivalent de s'avouer vaincu.

Qu'est-ce qui te fait reculer ? La peur du nouveau ? Allons, secoue toi mon vieux ! Tu as la chance de redevenir ce peuple de la liberté, satisfaits cette chance, n'attends pas que ça fasse 1789 ans de prostitution.

Daniele BERNARD.

CLINS D'ŒIL

L'HUITRE ET LES PLAIDEURS

« Le Figaro » attaque « L'Humanité » en diffamation. « L'Humanité » attaque « Le Figaro » pour le même motif.

Le juge, qui a dû lire la Fontaine, les condamne tous les deux.

■

J'VEUX PAS L'SAVOIR

Le 15 avril est date fatidique où l'on coupe le chauffage dans les immeubles privés et dans les administrations.

Compte tenu de l'incléments de la température en l'an de grâce 1962, on a cru bon, en tous lieux, de surseoir à l'exécution du règlement.

En tous lieux... sauf au sein de l'armée française où, non seulement, on a arrêté le chauffage, mais où l'on a aussi retiré aux hommes, leurs capotes.

C'est beau, c'est grand, la tradition.

■

MESURES DE PROPRETE

Le nettoiement des édifices et des statues de la capitale a rendu au monument de la République une blancheur immaculée.

Elle en avait bien besoin.

■

ACQUITTES
PAR LES TRIBUNAUX MILITAIRES

Non, il ne s'agit pas d'objecteurs de conscience, mais de huit Algérois d'un groupe de choc de l'O.A.S.

Il ne faut tout de même pas confondre les drapeaux et les serviettes.

PAS DE DOUTE

« Le Monde » titre un de ses articles en date du 19 avril :

« Le régime parlementaire court sa dernière chance », avec, en sous-titre : de notre correspondant particulier Henry Jenifrès... à Buenos Aires.

Mais c'était vraiment superflu ; qui aurait pu penser qu'il s'agissait de la France ?

■

SI VIS PACEM

« Les femmes vont être astreintes au service militaire ». Tel est le titre impressionnant dont se revêtait un quotidien à grand tirage.

Pauvres femmes... et pauvre régime.

Notre V° a tout juste assez d'imagination pour calquer les méthodes et les décrets de Hitler.

LE PROCÈS JOUHAUD

(suite de la première page)

Que les uns soient d'un côté du prétoire et les autres de l'autre n'est qu'un détail temporel.

Ce lignage a été évoqué par la défense qui a prétendu pouvoir produire des pièces selon lesquelles les Frey, Debré et consorts auraient organisé et soutenu la mission de l'accusé.

L'Histoire est un long tissu de ces retournements de vestes et de ce double jeu. Faute des documents promis par l'avocat de Jouhaud, le langage et le comportement des hommes au pouvoir peut nous renseigner sur leur sympathie et leurs complicités envers l'O.A.S.

Sans remonter à un passé lointain, qu'il nous souvienne des gaulois évasions, faisant suite aux combien rares arrestations des membres de l'Armée secrète ; qu'il nous souvienne des meetings interdits, des manifestations pour la paix en Algérie aboutissant aux sauvageries policières.

Et le brusque renversement de vapeur de ces messieurs, n'est-il pas tout aussi probant : Ce démantèlement subit de l'O.A.S. (inassimilable en ces lieux, il y a précédaient, et devant qui les pouvoirs publics et la police faisaient étalage d'impuissance) prouve largement qu'il n'y avait toute possibilité d'interrompre les exploits des plastiqueurs et d'étouffer dans l'œuf la sédition de l'Armée.

Seulement les hommes au pouvoir n'étaient-ils pas O.A.S. eux-mêmes ?

Rendons-leur cette grâce qu'ils ont su prendre le vent et retirer à temps leur épingle du jeu, ce qui leur évite d'être aux côtés de Jouhaud.

Celui-ci connaîtra-t-il la peine capitale ?

Selon le vœu de ces partis imprudents qui réclament des tribunaux d'exception (par lesquels ils pourraient bien être jugés eux-mêmes demain), le verra-t-on subir ce qu'il a fait subir à tant d'autres ?

De Gaulle se souviendra-t-il d'un compagnon d'armes ou se débarrassera-t-il d'un rival sans vergure ?

Usera-t-il d'un droit de grâce dont il a oublié si longtemps de faire usage pour tous les condamnés dont le crime était moins grand, certes que celui de Jouhaud, mais qui avaient le tort de s'appeler Mohamed ?

HEMEL

SOUSCRIPTIONS

Sommes reçues du 23 mars au 19 avril : Durodeo, 4,50 ; Foristan, 9,50 ; Maugé, 44,50 ; Prévitaire, 2,00 ; Prestat, 40,00 ; Lapeyre Aristi., 100,00 ; Chabaud, 4,50 ; Guer, 4,50 ; Gilbert, 4,00 ; Chrysostome, 10,00 ; Béty, 3,00 ; Laborche père, 11,50 ; Vallenas, 3,00 ; Aspes, 4,50 ; Wartine, 3,00 ; Beulines, 2,50 ; Belaud, 4,50 ; Delaney, 8,00 ; Roche, 2,00 ; Nans, 6,00 ; Sévère, 2,00 ; Lantaujat, 11,50 ; Brandenbach, 2,50 ; Catelano, 1,50 ; Brisset, 3,00 ; Textoz, 4,00 ; Descours, 5,00 ; Claude, 2,00 ; Noiret, 4,00 ; Pelin, 2,00 ; Simon Roger, 4,50 ; Duhamel, 5,00.

POUR LE PLASTIQUAGE

Sommes reçues du 23 mars au 19 avril : Chavance Louis, 100,00 ; Fédération anarchiste française, 500,00 ; Gersche, 10,00 ; Fournier, 5,00 ; Mazé, 20,00 ; Gilbert, 10,00 ; Marchand, 5,00 ; Cristia, 10,00 ; Vela, 10,00 ; Rafe, 5,00 ; Flandre Ch., 20,00 ; Estebam, 5,00 ; Nelligand, 10,00 ; Colombet A., 15,00 ; Parotti Ch., 10,00 ; Les camarades de Toulouse, 100,00 ; Groupe Fernand Pelloutier de Nantes, 100,00 ; Rousseau L., 10,00 ; Patin, 5,00 ; Rémy, 4,00 ; Vicens, 15,00 ; Corre, 20,00 ; Lisex, 15,00 ; Chesnon, 10,00 ; Auffrondre, 20,00 ; Calliaux, 4,50 ; Boyadjis, 5,00 ; Idéist, 20,00 ; Tonnelle, 24,50 ; Roy A., 10,00 ; Pano, 4,00 ; Belaud, 10,00 ; Mlle Cossat, 5,00.

Fernandez J. Fils, 30,00 ; Bustais, 50,00. Envoi de Persiel, solidarité des camarades antifranquistes de Genève-Serbi, 61,00 ; Tuffery, 10,00 ; Morin, 5,00 ; Lambert, 20,00 ; Amet J.-P., 10,00 ; J.B. Paris, 10,00 ; Baudin, 5,00 ; Zwiebel, 5,00 ; Lelasseg, 5,00 ; Groupe d'Asnières, 26,00 ; Union des groupes communistes-anarchistes, 70,00 ; Haute-Savoie, 35,00 ; Groupe de Grenoble, 45,00 ; Farcy, 10,00 ; Pirus, 5,00 ; Fauvier, 10,00 ; James et Guby, 15,00 ; Gonzales, 10,00 ; Cauvin-Rodriguez, 5,00 ; Carlat, 5,00 ; Vichon, 5,00 ; Goli 6, 10,00 ; Gomez, 10,00 ; Rodez, 10,00 ; Groupe anarchiste italien, 40,00 ; Sayer, 50,00 ; Lamy L., 100,00 ; Groupe italien de Nice, 40,00 ; Groupe de Montpellier, 70,00 ; Marlotte Henri, 50,00 ; Pelendet, 25,00 ; Morazoni, 10,00 ; Groupe de Versailles, 81,00 ; Cirera J., 30,00 ; Michel J., 50,00.

VIE DE LA FÉDÉRATION

RÉGION PARISIENNE

GROUPE LIBERTAIRE LOUISE-MICHEL. — Jeudi 17 mai à 21 heures, réunion du groupe au local de Montmartre.

ORDRE DU JOUR. — Notre journal, notre congrès, divers.

(Nous vous rappelons les dates des 5 et 23 mai et fin de mai le pliage du journal).

UNION DES GROUPES ANARCHISTES COMMUNISTES. — Permanences tous les samedis de 14 h. à 18 h. ou écrire Francis LEMOINE, 3, rue Tornaux, Paris 11e.

LE GROUPE ANARCHISTE D'ASNIERES et LE GROUPE LIBERTAIRE LOUISE-MICHEL organisent Mercredi 23 Mai 1962 à 21 heures salle de la Mairie d'Asnières **UN COLLOQUE** sur le thème : **Les anarchistes et le vote La presse anarchiste** Réservé aux Membres de la F. A.

ASNIERES — Groupe Anarchiste ; Salle du Centre administratif (deuxième et quatrième mercredis).

MAISONS-ALFORT ET ENVIRONS. — Groupe Anarchiste, réunion chaque samedi. Renseignements au siège, 9, rue Ternaux, Paris (11e).

Groupe libertaire « Les Egaux » (personnel de la Sécurité sociale). — S'adresser 3 rue Tornaux Paris (11e).

GROUPE LES AMITIES INTERNATIONALES. — Réunion du groupe chaque samedi, à 17 heures, 3, rue Ternaux, Paris-11e.

LE GROUPE LIBERTAIRE LOUISE-MICHEL et le **GROUPE ANARCHISTE D'ASNIERES** organisent **SAMEDI 5 MAI** à 21 heures au local de Montmartre 110, passage Ramey, Paris-10e (Métro Jules-Joffrin) **UN COLLOQUE** sur le thème **Les anarchistes et les Cartels** Réservé aux militants de la F. A.

GROUPE DU C.E.A. — S'adresser 3, rue Ternaux, Paris (11e) — Permanence de 15 à 19 h. à cette adresse chaque samedi.

GROUPE PARIS (11e). — S'adresser, 3, rue Ternaux, Paris (11e).

LILLE. — « Groupe anarchiste » « La Commune libertaire » : C.N.T., S.I.A., esperantistes-révolutionnaires. S'adresser à : Paul BESIERTE, 4, Bouchers-des-Perthes, 6, cité de la Digue, Lille (Nord).

GROUPE LIBERTAIRE DE SAINTES. — Prière de prendre contact avec le camarade Georges Auzameau, route de Marennes, à Saintes.

GROUPE ANARCHISTE DE COMMENTRY. — Animateur Louis Malfant, Bd Rambourg à Commentry (Allier).

BORDEAUX. — Groupe Anarchiste « Sébastien-Faure » : s'adresser à Joachim Salamero, 70, rue Lecocq, Bordeaux.

GROUPE ARBERS-FRELAZE. — Réunion deuxième mercredi du mois à 20 h. 30, au lieu habituel.

Bibliothèque et librairie.

GROUPE LIBERTAIRE DE GRENOBLE. — S'adresser à René Kérouis, 162, rue Léon Jouhaux, Grenoble (Isère)

GROUPE LIBERTAIRE DE GIVORS. — Pour tous renseignements s'adresser à G. Dartois, Chemin des Charmes, à Grigny (Rhône).

LYON, GROUPE ELYSEE-RECLUS. — Permanence tous les samedis de 17 à 19 h, Café Bon Accueil, 21, rue de Bonnel, Lyon (3e). Adresser toute correspondance au Secrétaire AVIAS Raoul, 56, rue Pierre-Lémerd à Oullins (Rhône).

AIX-EN-PROVENCE. — Groupe libertaire. S'adresser à José Barranco, Cités des Fleurs, Bl. A, 41, avenue P.-Solari

CARCASSONNE. — Groupe Han Ryner : Francis Dufour, 51, rue de la Four-d'Auvergne, Carcassonne (Aude).

NANTES — GROUPE FERNAND-PELLOUTIER. — S'adresser à MAHE Serge, 157, chemin Camaret, Nantes.

GROUPE ANARCHISTE DE MARSEILLE-CENTRE. — Réunion tous les lundis, de 18 h 30 à 20 h., 12, rue Pavillon, 2e étage.

Des dates à retenir :
Celles des 22, 23, 24 juin prochain.
GRAND RALLYE-CAMPING à SAINT-NOM-LA-BRETÈCHE organisé par le Groupe libertaire **Louise Michel** et le **Groupe anarchiste d'Asnières.**
Tous les renseignements vous seront donnés dans le prochain numéro du « Monde libertaire ».

PRÈS DE NOUS

AU CONGRES DE LA F.A. A MACON LES 9, 10, 11 JUIN PROCHAIN
tout est prévu pour recevoir les campeurs. Prendre tous renseignements utiles à la
LIBRAIRIE PUBLICO, 3, rue Ternaux

S. I. A.
SECTION DE MONTLUÇON
Grand Meeting
le Commémoration du 1er Mai

DIMANCHE 6 MAI 1962
à 9 h. 30 (le matin)
Salle des Fêtes
de l'Edifice Communal
à MONTLUÇON (Allier)
avec
Antonio ROS
des Jeunesses Libertaires
en exil
Aristide LAPEYRE
de la Fédération Anarchiste Française
Ramon ALVAREZ
de la C.N.T.
sous la présidence de
Louis MALFANT
de la F.A.F.

Du 29 juillet au 4 août au Danemark
COLLOQUE SUR L'ACTION DIRECTE NON-VIOLENTE EN EUROPE
Frais de séjour : 17,25 NF par jour
Droit de participation : 13,85 NF
Adresser les demandes de participation à :
The Secretary, War Resisters' International, 88, Park Avenue, Enfield, Middlesex, England.

Imprimerie René-Boulanger
60, rue René-Boulanger, PARIS-X°
Ateliers et correspondance :
86, avenue du Président-Wilson
La Plaine Saint-Denis
(Porte de la Chapelle)
Travail exécuté par des ouv. synd.
Le directeur de la publication
Maurice LAISANT

A NOS AMIS ABONNES

Nous informons nos amis qui se sont réabonnés dans le courant des mois de mars et d'avril, de ne pas s'inquiéter s'ils retrouvent, cette fois encore, sur la bande du journal, la mention : « Votre abonnement est terminé... ».
Les abonnements ont bien été enregistrés, mais il y a du retard dans le rapport au fichier. Tout rentrera dans l'ordre le mois prochain.

A. D.

LIBRAIRIE

EXTRAITS DU CATALOGUE

QUESTIONS RELIGIEUSES

ABECASSIS A. :
La honte des siècles 6
ALAIN :
Propos sur la religion 8
ALFARIC P. :
L'école de la raison 9
De la foi à la raison 7,50
Les origines sociales du christianisme 12
CAPERAN L. :
Histoire contemporaine de la laïcité française 15
CHALLAYE F. :
Petite histoire des grandes religions 7,50
CARRY A. :
Lettres aux hommes de l'église (l'homme est dieu) 11,50
CLARAZ (abbé) :
La faillite des religions 4,50
CONSTANTIN S. :
Le communisme du Christ 6
COTEREAU J. :
Que l'homme soit (c'est l'homme qu'il faut sauver) 10,50
DAASON E. :
Mythes et légendes 25
Le livre du bien et du mal 5
DERNOZ :
Dieu et religion, servitude des peuples 13,50
DIDEROT :
La religieuse 8
FAURE S. :
L'imposture religieuse 5,00
Mon opinion sur Dieu 2,50
L'église a menti 2,50
La naissance et la mort des dieux 2,50
FORINO (princesse) :
Les mystères des couvents de Naples 5
GRANDET :
La religion des Chinois 5
GUALDI (abbé) :
Une courtisane au Vatican 2,45
GUICHARD M. :
Raison ou sensation, ou l'homme sans dogmes 4
HOFFET F. :
L'équivoque catholique 6,50
LAMENNAIS :
Jésus-Christ a-t-il existé ? 8
LORULOT A. :
Histoire des papes 7,50
La bible comique illustrée 9
Vie comique de Jésus 7,50
Paroles de feu (incrépant) 6
Pourquoi je suis athée 6
MAC CABE J. :
Douze ans au monastère 5
PARIS E. :
Le Vatican contre l'Europe 16,50
Le Vatican contre la France 9,50
Le Vatican contre la démocratie 19,50
PEYRONNET M. :
Il était carmélite 6,10
DU PRAT (abbé) :
Vénus dans le cloître 5
PROUDHON P. J. :
Ecrits sur la religion ; Encyclopédie catholique - Articles de journaux - Correspondance - Extraits des carnets - La Bible annotée - Jésus et les origines du christianisme - Césarisme et christianisme (un fort volume) 22
SOUFFRANCE J. :
Le couvent de Camorrhe 5
VALOT (Dr. T. et G.) :
Lourdes et l'illusion 4

SEXUALISME

AMY C. :
L'accord sexuel 6
BONTEMPS C.A. :
La femme et la sexualité 8
DE CETREMONY :
Religions et sexualisme 4
FABRE H. :
La maternité consciente 6
CAILLARD J. :
Pratique de l'accouchement sans douleur 4
Planches pour la préparation à l'accouchement sans douleur (les 4 planches) 30
Dr LAGROUA-WEIL-HALLE :
La liberté de la conception à l'étranger 10
La grande peur d'aimer 6,90
LANDRY M. :
Les déficiences sexuelles masculines et la frigidité 8
LANYAL M. :
Le conflit conjugal 7
Barrières psychiques devant l'amour 8,40
Sexualité 8,40
L'amour sous le masque 8,40
LORULOT A. :
Tricherie et tronçages de l'amour 8
La flagellation et les perversions sexuelles 6
Femmes et fillettes, mêtiez-vous 4,50
L'éducation sexuelle et amoureuse de la femme 5
Notre ennemie, la femme 4,50
Le secret de la santé 3,50
MAGUIB R. :
Le bonheur intime 6
Dr. A. et M. VITONS :
L'éducation du couple 6,70
SPICHT J. et C. :
Les libertés de l'amour 6,50
Dr. URBAN R. :
La perfection sexuelle 9,90
VALLENTIN-DAGOT :
Le problème sexuel 7
VIGNE D'OCTON :
La vie et l'amour (les doctrines freudiennes et la psychanalyse 4,50
WIETH-KNUDSEN :
La conflit des sexes dans l'évolution sociale et la question sexuelle (Etude sur la question féministe depuis l'antiquité jusqu'à nos jours) 4

★— VIVE LA COMMUNE DE PARIS —★

L'ACTUALITÉ de la COMMUNE DE PARIS

Malgré les travaux remarquables mais fragmentaires, de Maurice Dommanget, travaux malheureusement dispersés à travers de nombreux ouvrages, l'histoire de la Commune de Paris demeure inachevée. Il est regrettable qu'on ne possède pas, du moins à ma connaissance, l'œuvre d'ensemble à la fois critique et philosophique qui nous permettrait de saisir tout le mouvement des idées au cours de cette période importante qui vont être définis les grands thèmes qui pendant un siècle animeront les débats idéologiques où s'opposeront les différentes écoles socialistes.

La journée du 18 mars fut une émeute populaire, une révolte désordonnée faite contre le gouvernement de M. Thiers mais aussi en dehors et sans le concours des partis traditionnels de la gauche et de l'extrême gauche. L'essai d'organisation communaliste qui suivit s'inspirera du fédéralisme proudhonien. La majorité portée par le peuple de Paris à la tête de l'insurrection est jacobine. Elle se réclame des grands principes de 1789, le tout teinté d'un socialisme mal formulé. Delecluze, Félix Piat, Flourence ont donné à l'opposition à l'Empire ce caractère nationaliste qui entachera la Commune et pèse encore lourdement sur le mouvement ouvrier de notre époque. Les Internationalistes qui dirigeront les Commissions sociales qui donneront à la Commune une son véritable caractère proudhonien sont la minorité et entre ces deux groupes, l'un social. chauvin, l'autre ouvrier révolutionnaire et libertaire, les Blanquistes embryon de ce que sera plus tard le socialisme marxiste flottent, ballotés au hasard des problèmes urgents que la Commune aura à résoudre.

⁂

En 1864, deux bombes ont éclaté dans le ciel « serein » de la « glorieuse » opposition républicaine et sociale à l'Empire. Deux bombes qui donnent congé aux bourgeois bavards qui d'autorité prétendaient assumer le destin de l'opinion ouvrière. Ces deux bombes qui ont retenti à Bruxelles comme à Londres dans les luxueux salons de l'opposition en dentelle, ce sont le « Manifeste des soixante », une proclamation et « La capacité politique des classes ouvrières », un livre !

Partout dans le pays des sociétés ouvrières s'organisent qui vont développer contre l'Empire une opposition économique et ce sont les hommes sortis de ces sociétés ouvrières, véritables ancêtres de nos syndicats qui vont créer l'Internationale et donner à la Commune son caractère mutualiste et fédéraliste que les marxistes chercheront en vain par la suite à lui faire endosser.

Tout de suite les Internationalistes s'écartent du Jacobinisme. Au congrès de Genève, la veille de Sadowa les dangers de guerre s'accentuent, le bureau international de la rue des Gravilliers s'adresse aux travailleurs allemands. « La guerre entre les peuples ne peut être considérée que comme une guerre civile, un recul de la civilisation ». C'est la rupture avec les Jacobins avec les Blanquistes avec Marx qui à la même époque met tout son espoir dans le militarisme prussien pour imposer et étendre la révolution et déclare dans une lettre à Engels restée fameuse qu'il serait bon que « l'armée allemande mâte les ouvriers français orgueilleux et légers ». Et en 1869, au Congrès de Bâle, Eugène Varlin, Simon Dereure, Tartaret qui représentent le bureau international de Paris se rangent aux côtés de Bakounine qui propose la suppression immédiate de la propriété individuelle et de l'héritage. En réalité les internationalistes et surtout Eugène Varlin ont conservé de Proudhon ce qu'il existe de meilleur, le **mutualisme, la coopération.** Ils se proclament collectivistes à la manière de Bakounine. Leur action est d'abord une action économique et s'ils s'intéressent à la politique, c'est parce qu'ils veulent jeter à terre l'Etat bourgeois et aussi empêcher qu'un autre Etat ne le remplace.

⁂

La guerre franco-allemande a éclaté. Les Internationalistes de la rue de la Corderie publient un appel aux travailleurs, mais déjà ceux-ci sont emportés par la vague nationaliste que Jacobins et Blanquistes ont déclenchée. Les ouvriers révolutionnaires se tiennent alors à l'écart du déferlement nationaliste alimenté par les politiciens de gauche et d'extrême gauche. Leur opinion, c'est l'un des leurs, Eugène Dupont, ouvrier tailleur, représentant la France au conseil général de l'A.I.T. à Londres qui nous la donne. — Ecoutons le : « **Le pouvoir est toujours à la bourgeoisie. Dans ces circonstances le rôle des ouvriers, ou plutôt leur devoir, est de laisser cette vermine bourgeoise faire sa paix avec les Prussiens, ne pas les affermir par des émeutes mais profiter des libertés que les circonstances vont apporter pour organiser toutes les forces de la classe ouvrière** ». Paroles qui sont encore vraies aujourd'hui et qui sont la règle d'or de tout mouvement ouvrier véritablement révolutionnaire. Les Internationaux ne prendront aucune part à l'insurrection dirigée par les Blanquistes et qui amènera au pouvoir M. Thiers et ses complices. Ils se contentent de s'interposer à la fin du siège pour empêcher les Faubourgs ouvriers chauffés à blanc de se jetter sur les Prussiens évitant ainsi un effroyable massacre.

⁂

Dupont écrivait de Londres « La piteuse fin du Souloque impérial nous amène au pouvoir, les Fabre et les Gambetta. Rien n'est changé ». Pourtant si — quelque chose allait changer — le 18 mars, Thiers ordonne de reprendre les canons de la Garde Nationale. Paris s'insurge — l'autorité est balayée, le gouvernement fuit à Versailles, les généraux Vinoy et Thomas sont fusillés ; la Commune est proclamée. Les partis politiques ont été surpris par l'insurrection et parmi les internationaux seul Eugène Varlin est membre du Comité Central de la Garde Nationale. Les Internationaux hésitent, intervengent sur l'insurrection parisienne. Et pourtant dans le pays toute la bourgeoisie peureuse, l'International s'avore fomentée l'insurrection. Enfin le 23 mars l'Association Internationale des Travailleurs chasse Tolain, Fribourg, Murat partisans de la conciliation avec Versailles ; Aubry, Frankel, Varlin rédigent l'affiche qui appelle les travailleurs à voter pour la Commune de Paris. Mais leur ralliement à la Commune ne sera jamais une démission et ils proclament dans le même instant « l'Association Internationale des Travailleurs » conspiration permanente de tous les opprimés de tous les exploités, esclaves, malgré d'impuissantes persécutions tant que n'auront pas disparu tous les exploiteurs capitalistes, prêtres et aventuriers politiques.

Pendant la Commune, les internationaux fidèles, à leur programme prolétarien seront présents dans toutes les commissions économiques et sociales. Varlin aux Subsistances, Avrial à l'Arsenal, Jourde aux Finances, Beslay à la Banque de France, Theisz aux Postes, Frankel au Travail.

Avec Vallès, Courbet, Longuet et parfois Vaillant ils vont constituer la minorité qui repousser la centralisation des Jacobins, la politique brutale des Blanquistes. Enfin ils s'opposeront à la création du Comité de Salut Public car ils revendiquent toutes les responsabilités de représentants du peuple et refusent de les abdiquer dans les mains d'une dictature aussi sociale soit-elle.

Pendant la semaine sanglante la plupart d'entre eux seront massassinés et le prolétariat mettra des années à reconstituer ses cadres qui le conduiront vers de nouvelles batailles.

⁂

Tous les problèmes qui se posèrent aux hommes de la Commune se posent encore de nos jours au mouvement ouvrier révolutionnaire. Les hommes de l'Internationale, démembrés et combattirent le Nationalisme, machine effroyable contre laquelle toutes les révolutions à caractère socialiste se sont brisées et qui est le grand pourrissoire de toutes les luttes d'émancipation. En s'opposant au centralisme qui depuis a fait dégénérer tant d'Etats qui se réclament encore du socialisme, les Internationaux jetaient sur l'avenir un regard singulièrement plus sagace que celui des philosophes bavards, confus et vaniteux. En posant le problème économique sur ses véritables bases, ils sont les créateurs du syndicalisme révolutionnaire moderne. Ecoutez Varlin nous parler des organisations ouvrières.

1. - **Elles forment les ouvriers à des responsabilités plus hautes.**

2. - **Elles pourront lorsqu'elles le voudront jeter bas le pouvoir déjà ébranlé.**

3. - **Au lendemain de la révolution, elles se transformeront en associations de producteurs qui assureront la vie nouvelle.**

Oui, ce sont eux qui sortirent la Commune de l'ornière, qui transformèrent une émeute nationaliste, vouée aux combines politiciennes en un mouvement d'émancipation sociale qui depuis a servi d'exemple aux mouvements révolutionnaires.

Oui la leçon de la Commune de Paris est toujours d'actualité car les problèmes que les Internationaux essayèrent de résoudre seront ceux qu'il nous faudra résoudre si nous ne voulons pas à notre tour être écrasés par les Jacobins ou les Blanquistes de notre époque.

Oui, les Internationaux sont les nôtres. Leur collectivisme comme le nôtre fut libertaire. Ils ont été les premiers à construire la Commune autonome qu'avait préconisée Proudhon, à dénoncer le nationalisme, chance légué par la première révolution française au socialisme. Ils luttèrent comme nous pour une société égalitaire. Ils étaient le grand espoir de l'A.I.T. où en 1869 ils avaient pris nettement position contre Marx qui ne leur pardonnera pas et qui ne volera au secours de la Commune qu'une fois celle-ci écrasée.

Oui, c'est parce que les Internationaux la marquèrent de leur griffe qu'aujourd'hui nous pouvons crier

VIVE LA COMMUNE DE PARIS.

MONTLUC

Voici la liste des travailleurs de la Chambre Fédérale des sociétés ouvrières et de l'Association Internationale des Travailleurs qui furent membres de la Commune de Paris.

Eugène VARLIN, relieur.
Léo FRANKEL, ouvrier bijoutier.
THEISZ, ouvrier métallurgiste.
PINDY, ouvrier menuisier.
ASSI, ouvrier mécanicien.
LEFRANÇAIS, instituteur révoqué.
Benoit MALON, ouvrier teinturier.
AVRIAL, ouvrier mécanicien.
Camille-Pierre LANGEVIN, ouvrier tourneur.
Eugène GIRARDIN, maçon.
Francis JOURDE, caissier de banque.
Louis CHALAIN, tourneur sur cuivre.
Charles BESLAY, ingénieur.
Adolphe CLEMENCE, ouvrier relieur.

Auquel il faut ajouter trois intellectuels qui se rallièrent à la position des Internationaux et formèrent avec eux la minorité de la Commune. Ce sont :

Charles LONGUET, journaliste.
Jules VALLÈS, journaliste.
Gustave COURBET, artiste peintre.

ainsi qu'un jeune intellectuel proudhonien qui devait rédiger les déclarations et les manifestes de la minorité, bien qu'il ne fût pas membre de la Commune.

Pierre DENIS, journaliste.

BAKOUNINE COMMUNE DE 1871

Le 1er juin 1871, après l'écrasement de la Commune de Paris, Bakounine rentrait à Locarno et du à au 23 juin, il commençait la rédaction d'un « Préambule pour la seconde édition » (1), qui devait faire suite à « l'Empire knouto-germanique ». C'est dans ce « Préambule » — resté inachevé — qu'on trouve un exposé très net des deux tendances qui se partageaient à ce moment le socialisme, et un jugement sur la portée historique de cette grande manifestation révolutionnaire que fut la Commune de Paris, Bakounine s'exprime ainsi :

J. F.

« Je suis un partisan de la Commune de Paris, qui, pour avoir été massacrée, étouffée dans le sang par les bourreaux de la réaction monarchique et cléricale, n'en est devenue que plus vivace, plus puissante dans l'imagination et dans le cœur du prolétariat de l'Europe ; j'en suis le partisan surtout parce qu'elle a été une négation audacieuse, bien prononcée, de l'Etat.

« C'est un fait historique immense que cette négation de l'Etat ce soit manifestée précisément en France, qui a été jusqu'ici par excellence le pays de la centralisation politique et que ce soit Paris, la tête et le créateur historique de cette grande civilisation française, qui en ait pris l'initiative...

« La Commune de Paris a duré trop peu de temps, et elle a été trop empêchée dans son développement intérieur par la lutte mortelle contre la réaction de Versailles, pour qu'elle ait pu, je ne dis pas même appliquer, mais élaborer théoriquement son programme socialiste. D'ailleurs, il faut bien le reconnaître, la majorité des membres de la Commune n'étaient pas proprement socialistes, et s'ils se sont montrés tels, c'est qu'ils ont été invinciblement poussés par la force irresistible des choses, par la nature de leur milieu, par les nécessités de leur position, et non par force de conviction intime. Les socialistes, à la tête desquels se place naturellement notre ami Varlin, ne formaient qu'une très infime minorité ; ils n'étaient tout au plus que quatorze ou quinze membres. Le reste était composé de jacobins.

. . . . . .

« La situation du petit nombre des socialistes convaincus qui ont fait partie de la Commune de Paris était excessivement difficile. Ne se sentant pas suffisamment soutenus par la grande masse de la population parisienne, l'organisation de l'Association internationale, très imparfaite elle-même d'ailleurs, n'embrassant à peine que quelques milliers d'individus, ils ont dû soutenir une lutte journalière contre la majorité jacobine. Et au milieu de quelles circonstances encore (1) Il leur a fallu donner du travail et du pain à quelques centaines de milliers d'ouvriers, les organiser, les armer et surveiller en même temps les menées réactionnaires ; ... il leur a fallu opposer un gouvernement et une armée révolutionnaire au gouvernement et à l'armée de Versailles, c'est-à-dire que, pour combattre la réaction monarchique et cléricale, ils ont dû, oubliant ou sacrifiant eux-mêmes les premiers pas du socialisme révolutionnaire, s'organiser en « réaction » jacobine... Je sais que beaucoup de socialistes, très conséquents dans leur théorie, reprocherent à nos amis de Paris de ne s'être pas montrés suffisamment socialistes dans leur pratique révolutionnaire...

« Je ferai observer aux théoriciens sévères de l'émancipation du prolétariat qu'ils sont injustes envers nos frères de Paris ; car, entre les théories les plus justes et leur mise en pratique, il y a une distance immense qu'on ne franchit pas en quelques jours. Quiconque a eu le bonheur de connaitre Varlin, par exemple, pour ne nommer que celui dont la mort est certaine, sait combien, en lui et en ses amis, les convictions socialistes ont été passionnées, réfléchies et profondes...

« Ils avaient d'ailleurs cette conviction que, dans la Révolution sociale, diamétralement opposée, dans ceci comme dans tout le reste, à la Révolution politique, l'action des individus était presque nulle et l'action spontanée des masses devait être tout. Tout ce que les individus peuvent faire, c'est d'éaborer, d'éclairer et de propager les idées correspondantes à l'instinct populaire, et, de plus, c'est de contribuer par leurs efforts incessants à l'organisation révolutionnaire de la puissance naturelle des masses, mais rien au-delà ; et tout le reste ne doit et ne peut se faire que par le peuple lui-même. Autrement on aboutirait à la dictature politique, c'est-à-dire à la restitution de l'Etat, des privilèges, des inégalités, de toutes les oppressions de l'Etat...

« Varlin et tous ses amis, comme tous les socialistes révolutionnaires, et en général comme tous les travailleurs nés et élevés dans le peuple, partageaient au plus haut degré cette prévention parfaitement legitime contre l'initiative continue des mêmes individus, contre la domination exercée par des individualités supérieures : et comme ils étaient justes avant tout, ils tournaient aussi bien cette prévention, cette défiance, contre eux-mêmes que contre toutes les autres personnes.

« Contrairement à cette pensée des communistes autoritaires, selon moi tout à fait erronée, qu'une Révolution sociale peut être décrétée et organisée, soit par une dictature, soit par une assemblée constituante issue d'une révolution politique, nos amis les socialistes de Paris ont pense qu'elle ne pouvait être faite ni amenée à son plein développement que par l'action spontanée et continue des masses, des groupes et des associations populaires...

« Nos amis de Paris ont eu parfaitement raison. »

(1) le début de ce « Préambule » a été publié dans « Le Travailleur de Genève » (avril-mai 1878) sous ce titre imaginé par Elisée Reclus : « La Commune de Paris et la notion de l'Etat ».

Pourquoi, après quatre-vingt-onze ans, ce mot résonne-t-il encore si étrangement à l'oreille et au cœur? Pourquoi apporte-t-il à travers son âcre senteur de poudre et de sang, cette force de rêve ? Vision entrevue de tout ce qui aurait pu être si la superbe aventure s'était terminée triomphante, si l'héroïsme des communards n'avait pas pris fin dans les fossés de Satory, ou sur le ponton des bagnes.

C'est précisément parce que nous sentons (en dépit des calomnies à gages ou stupidement répétées) l'horizon qui s'ouvrait au-delà de cette Commune, c'est parce que nous sentons les merveilleuses possibilités de bonheur qu'elle nous offrait, c'est parce que nous sentons que ce chant des cerises du poète Clément garde (cachées en ses strophes) autant l'immense espoir d'un monde futur que le retour des jours printaniers, c'est parce que nous savons et sentons tout cela, chaque année, que la commémoration du souvenir des Communards voit refleurir notre foi, comme les fleurs blanches aux troncs noirs des vergers.

Autre chose aussi nous émerveille dans cette ahurissante page d'histoire: l'esprit le plus cocardier se muant brusquement en conscience révolutionnaire.

Les Parisiens, blessés dans leur amour-propre, s'insurgent qu'on leur ait retiré leurs armes au lendemain de leur défense héroïque devant les Prussiens (c'était le commencement de cet esprit ancien combattant qui, par la suite, allait faire tant de mal).

Et voilà que ces revanchards, ces chauvins, rejetés de la légalité, guidés par on ne sait quel instinct, allaient tenter peut-être la première tentative d'une révolution véritable,

Il allaient comprendre que nul Etat, même dit révolutionnaire, ne peut le bonheur des hommes, que ce bonheur n'est accessible qu'à ceux qui veulent le poursuivre et le réaliser.

Et les voici unis : blouses et redingotes (comme on disait alors), faisant appel à toutes les bonnes volonté pour fonder la grande Fédération des hommes.

C'est Paris, première cellule constituée sous le nom de Commune, invitant toutes les villes de France à constituer la leur.

C'est une pléiade d'hommes, dont le talent de certains est aujourd'hui incontesté, dont la générosité et le désintéressement de tous sont incontestables, se dépensant sans compter, guidant leurs frères vers les voies de l'avenir.

Certes, je ne veux pas escamoter ou minimiser les erreurs de la Commune, dont sa naiveté fut la plus énorme : rendre à Versailles l'argent qui allait permettre à ce « Versailles de l'ignorance » est monumental d'ingénuité. Et au nom de quoi ? D'une légalité que les Communards prétendaient anéantir. Comme la plupart des révolutions, celle-ci eut le tort de ne pas aller au bout d'elle-même, de prétendre réaliser l'avenir sans cesser de rester tributaire du passé.

Mais, s'il est juste de savoir reconnaître ses fautes, il faut savoir aussi considérer ce qui est accompli, et ce bilan établi, quel remarquable exemple et quelle impérissable réalisation ! Les générations suivantes ne sauront cesser de rester tributaire du passé.

Mais, s'il est juste de savoir reconnaître ses fautes, il faut savoir aussi considérer ce qui est accompli, et ce bilan établi, quel remarquable exemple et quelle impérissable réalisation ! Les générations suivantes ne sauront cesser de rester tributaire du passé.

Encore faut-il considérer que les internationalistes (minoritaires) devaient compter avec les quarante-huitards et les blanquistes, héritiers des conventionnels, pour qui la révolution devait s'accomplir selon des plans inéluctables et des rites définitifs dont quatre-vingt-treize avait établi les traditions pour l'éternité.

Voici encore que, par sa spontanéité, par son caractère, la révolution laisse toute sa partie constructive aux mains des minoritaires qui l'interprent et qui l'animent, tandis que les « théoriciens » de la question se trouvent débordés par les événements et bousculés par les hommes.

Mais tous, attardés à des formules révolutionnaires fermées, ou clairvoyants de celles de l'avenir, tous savent accomplir leur tâche et mourir sans phrase lorsque l'heure en a sonné, depuis le vieux Delescluzes, qui traînait sa redingote avant de gravir les degrés de la barricade où une balle va le coucher, jusqu'à l'ardent Varlin qu'un gendarme de Versailles massacrera à l'angle de la rue des Rosiers.

Ce sera la dernière leçon de la Commune, celle du courage, celle qui laisse émus de respect et d'amour ceux qui les suivront ou liront simplement leurs histoire.

Et là, l'esprit hésite à faire son choix...

Quel nom surnagera de tant de noms, quel homme parmi tant d'hommes qui surent l'être ?

Le pamphlétaire Vallès, avec son rire plein de larmes, et qui a une langue avec sa bouche et, sa margne féroce et cet esprit révolutionnaire qui devait lui faire bousculer la littérature comme les institutions ?

Eugène Pottier, le poète inspiré des strophes de l'Internationale et de bien d'autres poèmes frémissants de vie et d'amour ?

Elisée Reclus (dont le nom allait retentir, comme celui du grand géographe de son époque et d'un des plus merveilleux cerveaux de tous les temps) et qui suivait — unité perdue — la file pitoyable des vaincus ?

Jean-Baptiste Clément, l'auteur délicieux, dont « Le temps des cerises » chante encore la mémoire ?

Dombrowski, cet ardent, qui par-dessus les frontières répondait présent à l'appel des révolutions ?

Milhère, qui laissa sa vie sur les marches du Panthéon ?

Ferré qui, le sourire hautain aux lèvres, finissait le cigare à la face des fusils versaillais qui allaient le coucher ?

Jourde, ministre des Finances, dont la compagne lavait son linge dans la Seine ?

Varlin, sur le cadavre duquel on ne retrouva que sa montre et quelques pièces de monnaie (dérobées par son assassin) ?

Courbet le grand peintre du réalisme, présent parmi ses frères en révolution ?

Rochefort, l'ironique polémiste dont la plume avait déchiqueté l'empire ?

Louise Michel, dont les déclarations aux juges laissent à la postérité un des plus remarquables cris de courage et d'indignation qui aient jaillé d'une poitrine humaine ?

Cent autres noms nous viennent aux lèvres, chevauchée fantastique, frémissante encore ! Cent noms, non pas de surhommes, mais d'hommes : Frankéol, Theiz, Le Français, Flourens, Camelinat, Benoit Malon et combien d'autres...

Mais il est un choix plus sublime encore qui s'impose, celui d'un homme dont l'anonymme courage sut donner à l'histoire un exemple et un souvenir.

M. LAISANT

Ci-dessus : fac-similé de la dernière lettre de Th. Ferré, écrite en cellule trois quarts d'heure avant d'être fusillé.

Th. Ferré qui, avec Louise Michel, appartenait au Comité de vigilance de Montmartre devait jouer un rôle de premier plan au cours des opérations militaires de la Commune. Après avoir contribué grandement à la victoire de l'insurrection, c'est lui qui, monté sur le char funèbre de Turpin, le premier garde national tué à Montmartre, s'écriait « A Versailles ».

LE COMMUNARD Eugène POTTIER

par Maurice DOMMANGET

COMME la Révolution des sans-culottes en 93-94, comme toutes les puissantes lames de fond sociales, la Commune a inspiré une magnifique pléiade de poètes et de chansonniers. Ils glorifièrent l'insurrection du 18 mars, ridiculisèrent les bouchers versaillais, magnifièrent l'œuvre sociale considérable réalisée en trois mois à la lueur des incendies et au tonnerre des combats par ceux qui, suivant un mot célèbre « escaladèrent le ciel ».

Parmi eux émerge le nom d'Eugène Pottier, le chansonnier révolutionnaire par excellence, l'auteur immortel de cette immortelle Internationale, qu'on ne parviendra jamais à remiser au « magasin des accessoires » malgré tous les efforts pour lui substituer un hymne qui ne peut convenir qu'aux « culottes de peau ».

Le père de Pottier était embaumeur dans le quartier de la Bourse. A 13 ans, Eugène Pottier ceignit un tablier de toile verte et, du matin au soir, sans désemparer, dut raboter, scier et sleuer des planches. Tâche ingrate ! Il l'accomplit à contre-cœur :

« A l'établi d'un embaumeur,
Lourd, endormi, rêveur et gauche,
Comme un bois brut et sans valeur,
Il restait à l'état d'ébauche,
Parfois, il mâchait un copeau,
Dans une paresse inquiète ;
Voilà Popo, le vieux Popo,
Voilà Popo, le vieux poète ! »

La « paresse inquiète », le « rêve » accompagnant les coups de varlope portèrent invinciblement la jeune apprenti à faire ses délices des couplets de Béranger. Aussi :

« Quand vint l'heure de la chanson,
Il parut dans sa frénésie,
Plus épineux qu'un hérisson,
Et tout brutal de poésie.
Les vers partaient de sa peau
Comme les éclats de sa tête !
Voilà Popo, le vieux Popo,
Voilà Popo, le vieux poète ! »

AUX chansons grivoises et bacchiques succédèrent bientôt des chansons populaires. A 14 ans, quand éclata la Révolution de 1830, Pottier reçut, de son propre aveu, le « coup de tam-tam ». Sans abandonner tout à fait les refrains chantés-tôt l'Amour, la Nature ou la Famille, il vous avant tout sa « jeune muse » au socialisme et à la Révolution pour finir par en être le Tyrtée. D'abord et longtemps libertaire, il devint socialiste. Second Empire militant actif de la Coopération, du mouvement syndical, de la période 1871-1880 n'ont mis en lumière. De retour en France, à l'Amnistie, pauvre et vieilli, mais toujours jeune et riche d'idéaux, le plume en main et le poster prompt à clamer la révolte, sort la Cause ouvrière à propos des votes, des bombes, des grèves et des congrès, sans se soucier des couleurs de l'arc-en-ciel révolutionnaire. Il met sa chanson au service du Syndicalisme, du Communisme, de l'Anarchisme. Qu'importe ! Qu'importe l'éclectisme, pourvu que « la bluette » pénètre dans la chaumière du labourieur indigent, dans la mansarde du meurt-de-faim, dans l'usine où l'on ne est exploité l'ouvrier, dans l'armée dont l'écrou serre le carcan du forçat en uniforme, dans l'église où ne débitent tant de sottises au nom du Tout puissant zéro.

Il meurt à Lariboisière le 6 novembre 1887 et son corps est transporté de l'autre côté du boulevard de la Chapelle, dans son pauvre appartement de la rue des Chartres, tout près de la tristement célèbre rue de la Charbonnière. Je suis monté naguère dans la maison du vieux Popo, qui existe encore. L'escalier noir, dégradé et poisseux, est toujours une honte. Tout y est resté sordide. En quel pays vivons-nous, de misère était tombé cet homme qui fut un moment dans l'aisance !

Mais ses inspirations coulaient de source. Il n'ayait qu'à regarder, qu'à écouter, qu'à faire quelques pas, qu'à réfléchir pour pourfendre M. Vautour, tonner contre toutes les Prostitutions et comme il se doit salir une sale société qui lance périodiquement les masses dans l'hécatombe.

Le prolétariat fit à son chantre des funérailles grandioses, dignes de la Commune. Et le cortège, avec Louise Michel, avec Edouard Vaillant et tant d'autres valeureux fédérés qu'accompagnaient en masse des bannières rouges et noires, passa devant le « Mur » que Pottier avait si souvent pris à témoin pour souligner devant les travailleurs toujours trop débonnaires, jusqu'où peut aller la sauvagerie bourgeoise. Une fois de plus, il apparut qu'en dépit des massacres versaillais, la Commune était abattue mais non vaincue, et Pottier triomphait dans son cercueil ;

« On l'a tué à coups d'chassepot,
A coups de mitrailleuse
Et roulée avec son drapeau
Dans la terre anglaise,
Et la tourbe des bourreaux gras
Se croyait la plus forte.
Tout ça n'empêche pas,
Nicolas,
Qu'la Commune n'est pas morte. »

NON, la Commune n'est pas morte ! Et si, comme Pottier s'écriait dans une autre de ses chansons admirables, « les morts ont besoin des vivants », à l'inverse aussi « les vivants ont besoin des morts ». C'est en suivant les mâles exemples des héros de la Commune que les combattants de la Sociale, quelle que soit leur étiquette, réaliseront le « Grand Œuvre » annoncé par nos précurseurs, feront un jour cette « Grande Lessive » dont parlait Pottier.

LOUISE MICHEL ET LE DRAPEAU ROUGE ET NOIR

On ignore communément que les couleurs rouge et noire qui symbolisent le Mouvement libertaire et qui sont les couleurs du drapeau, lorsque toutefois les anarchistes consentent à sacrifier à cette coutume, ont été associées par Louise Michel.

Louise Michel avait chanté, à la fin du second empire, « les rouges fleurs » et combattu vaillamment sous les plis de l'étendard communard.

Louise Michel, qui conservait des relations étroites avec les anciens communards qui, autour d'Edouard Vaillant, constituaient le parti socialiste blanquiste, saisit l'occasion de la célébre manifestation du 9 mars 1883 pour arborer le Drapeau noir (un vieux jupon au bout d'un manche à balai). Des lors, les deux couleurs, celle de sa jeunesse, la rouge, et celle qu'elle venait d'improviser en protestation contre la faiblesse des partis socialistes, formèrent les couleurs des anarchistes.

Et André Breton a pu écrire que des idées « toutes les manifestations ouvrières eurent dominées par une forêt de drapeaux rouge et noir ».

S. C.

BALLADE DE VERLAINE EN L'HONNEUR DE LOUISE MICHEL APRES LE CHAHUT QUI ACCUEILLIT SA PIECE « LE COQ ROUGE » AU THEATRE DES BATIGNOLLES ET SON ATTITUDE « TRES BIEN »

Madame et Pauline Roland,
Charlotte, Théroigne, Lucile,
Presque Jeanne d'Arc, étoilant
Le front de la foule imbécile,
Mons des cieux, cœur divin qui exile
Cette espèce de moins que rien,
France bourgeoise, au dos facile,
Louise Michel est très bien.

Elle aime le pauvre âpre et franc
Ou timide ; elle est la faucille
Dans le blé mûr pour le pain blanc
Du pauvre, et la sainte Cécile
Et la muse rauque et gracile
Du pauvre, et son ange gardien,
A ce simple, à cet indocile,
Louise Michel est très bien.

Gouvernements de maltalent
Mégatherium de basoche,
Soldat brut, robin insolent,
Ou quelque compromis fragile,
Géant de boue aux pieds d'argile
Tout cela, son courroux chrétien
Qu'écrase d'un mépris agile,
Louise Michel est très bien.

Envoi.

Citoyenne ! votre évangile
On meurt pour ! C'est l'honneur et bien,
Loin des 'axil et des Bazile,
Louise Michel est très bien.

Paul VERLAINE
(Le Cri du Peuple, 23 mai 1888.)

LES ŒUVRES COMPLETES DE SALLY MARA
par RAYMOND QUENEAU (Gallimard, éd).

Au lendemain de la Libération, le roman noir prolifia. Sa popularité aiguisa la verve de quelques joyeux drilles qui, sur la rive gauche, attendaient l'éditeur généreux, et qui se mirent au « noir » en rajoutant de la fesse, du sang et parfois du talent. Cela nous valut « J'irai cracher sur vos tombes », de Boris Vian, et quelques livres de veine moins certaine, que les auteurs qui écrivaient sous un pseudonyme se gardent bien aujourd'hui de revendiquer, mais cela nous valut un espèce de petit chef-d'œuvre du genre, paru naturellement au « Scorpion », maison d'édition spécialisée dans le genre, et qui était signé d'une certaine Sally Mara. Ce livre, « On est toujours trop bon avec les femmes », nous contait un épisode de la lutte des révolutionnaires irlandais contre l'Angleterre où il était question d'un vieil aimablement consenti, de cadavres horribles de révolutionnaires au grand cœur, de Britanniques imbéciles et cocus. Et c'était, je le répète, une réussite dans le genre.

Aujourd'hui on connaît l'auteur : la grave M. Queneau, directeur de l'Encyclopédie de la Pléiade, et membre de l'Académie Goncourt, mais également l'auteur de ce livre délicieux, « Pierrot mon ami » et de cet autre livre effronté, « Zazie dans le métro », ce qui explique bien des choses.

Queneau vient d'extirper « On est toujours trop bon avec les femmes » et ce n'est pas moi qui le lui reprocherait, bien sûr, mais pour que l'ouvrage réédité chez Gallimard soit plus copieux, il l'a augmenté d'un « Journal intime de Sally Mara », où l'écrivain vieillissant et aux reins fatigués, a bien du mal à retrouver la verve rabelaisienne de sa jeunesse, et il a fait suivre le tout de « Sally plus intime », recueil de calembours qui laisseraient pantois même l'esprit de ma concierge. Auprès de cette « œuvre », les plus écolos de nos chansonniers paraissent avoir du génie. On est consterné et on se demande en vain qui a pu pousser un homme, en somme, très respectable, qui fut un bon vivant et un écrivain passable, à publier de telles conneries.

BOULEVARD DURAND
d'ARMAND SALACROU (Gallimard, éd).

Nous avons, dans la page littéraire de notre journal, parlé longuement de la pièce d'Armand Salacrou. Je veux y revenir aujourd'hui pour signaler que cet ouvrage est paru en librairie chez Gallimard et que le texte, d'une qualité certaine, vous fera encore mieux aimer la pièce. L'auteur a placé à la fin du volume de nombreuses notes sur l'origine de l'affaire, sur la vie de Jules Durand, ainsi qu'un recueil de lettres qui intéresseront tous les militants passionnés par l'histoire du mouvement ouvrier. Il a également inséré quelques clichés qui rappellent le milieu où se déroula ce drame. C'est un livre que chacun voudra avoir dans sa bibliothèque et que nous aurons à cœur de faire connaître à ceux qui désirent savoir ce qu'est un anarchiste.

LE MAL DES SEIGNEURS
de SYLVAIN REINER (Robert Laffont, éd.).

L'auteur a entrepris de nous conter, dans ce gros bouquin, l'histoire d'une caste militaire qui, à travers deux générations, va déchainer sur l'Allemagne, leur pays, et sur le monde, les deux grandes guerres mondiales. Disons qu'un tel ouvrage est un peu schématique, qu'il semble se passer en vase clos et que les personnages qui accompagnent cette race de hobereaux militaires semblent posés là comme par hasard et simplement pour éclairer le propos de l'auteur. Mais cette réserve faite, et qui peut être justifiée par l'ambition de voir le problème de l'intérieur, il faut convenir que le livre est lestement écrit, se lit facilement et que l'enchaînement des épisodes est rapide, ce qui rend très assimilable la matière dense qu'on nous offre. Je dois dire toutefois que les héros qu'on nous présente me semblent parfois forcés et que la philosophie qui se dégage de l'ensemble relève d'une morale un peu simplette. Mais ces réserves faites, j'ai pris plaisir à lire Sylvain Reiner, duquel on peut attendre des ouvrages aussi attrayants mais plus condensés.

MILA 18
de LEON URI (Robert Laffont, éd.).

Le nouveau roman de l'auteur d'« Exodus » est appelé à un retentissement aussi grand que ce dernier. L'auteur nous conte la résistance des combattants juifs de Varsovie et nous assistons au lent refoulement de cette population vers le ghetto, où sera enfin livré le dernier assaut. La lutte est rude autour du « 18 de la rue Mila » où la résistance a établi son P.C. insurrectionnel. Tous, ou à peu près, seront anéantis. L'intrigue, que l'auteur a bâti pour alléger l'histoire, a l'avantage de nous montrer les multiples facettes de cette race patiente, parfois résignée, mais qui sait combattre pour la liberté. Le livre est écrit avec force, voire parfois avec brutalité, mais l'auteur n'a pas oublié qu'aucune des conditions, aussi horribles soient-elles, n'empêche un être humain d'être un être humain, c'est-à-dire de sacrifier à des amours et à des haines qui semblent sans communes mesures avec les événements qui les entourent, et qui sont pour lui essentiels.

C'est un livre exaltant, écrit avec une indignation et en même temps avec un sens de l'humour qui ne nuit en rien à la clarté de son style.

CLASSIQUES ANARCHISTES

Les anarchistes individualistes préconisent en général une forme d'agitation qui fait davantage appel à la réflexion individuelle qu'à l'entraînement irraisonné, à la conviction profonde plutôt qu'à la brutalité. Sont essentiellement individualistes anarchistes les actes de révolte suivants : grève des fonctions, attribuées par la loi aux citoyens ; refus de participation à tous services publics ; non paiement de l'impôt ; refus de porter les armes ou de service militaire ; abstention des actes d'état civil ; non envoi d'enfants aux écoles dépendant de l'Etat ; abstention de tout travail relatif à la fabrication d'engins de guerre ou d'objets des cultes officiels, à la construction de banques, d'églises, de casernes, de prisons, etc. On peut se représenter toute l'importance de ces actes pour la propagande quelques-uns de ces faits, surtout si en même temps, en dehors de la prison (sort qui ne peut manquer d'être celui de ces résistants), il y a une armée d'agitateurs bien organisée. C'est ce qu'on appelle la résistance passive. Mais les individualistes anarchistes sont partisans de la légitime défense et ils ne font pas de la résistance passive un dogme intangible. On ne saurait pour eux prescrire l'usage de la violence sans discernement comme panacée ou comme remède sans une absolue nécessité. Les plus pacifistes des individualistes anarchistes ont reconnu d'ailleurs que « si l'effusion de sang pouvait seule garantir la liberté d'agitation, il faudrait l'employer » (Tucker).

En résumé, pour les individualistes anarchistes, l'emploi de la violence révolutionnaire est affaire de circonstances, de tactique et non de doctrine. Ils sont d'avis que ce sont l'éducation et l'exemple qui mèneront plus efficacement l'humanité vers la libération que la violence révolutionnaire.

Il est courant d'attribuer aux individualistes anarchistes un soi-disant respect de la propriété individuelle. A la vérité, les anarchistes individualistes revendiquent la liberté de la disposition du travail obtenu par le travail personnel du producteur, produit qui peut être un morceau de fer, produit qui n'est en aucun cas le résultat de l'exploitation d'autrui, le résultat du parasitisme ou du monopole.

Emile ARMAND

le monde libertaire
Des Lettres et des Arts

Une littérature révolutionnaire ?

REGARDS SUR LE NEO-NATURALISME AMERICAIN

Il existe en littérature des usages qu'il est prudent de respecter si l'on désire conserver un peu de la considération que vous portent les gens qui font régner l'intolérance dans le royaume théocratique des lettres. Ainsi il existe deux littératures révolutionnaires. La littérature russe, littérature d'investigation où la peinture des âmes des héros nous renseigne sur leur démarche, et la littérature américaine où la peinture minutieuse de la démarche vous indique l'état d'âme des héros. La première, dans la multiplicité des personnages inutiles et arbitraires, est de toute évidence révolutionnaire, la seconde où l'absence de personnages secondaires a l'avantage de laisser les héros se balader seuls dans la nature sous le feu du regard du lecteur ce qui est aussi incontestablement révolutionnaire ,tout au moins tout le monde l'affirme.

par Maurice JOYEUX

C'est de la seconde que je veux essayer de vous parler, au risque d'encourir les foudres des clercs du carrefour Saint-Germain et singulièrement du néo-réalisme américain née d'ailleurs à Montparnasse aux alentours des années « vingt », autour de Gertrude Stein qui la caractérisa par une formule qui a depuis fait fortune : « La génération perdue ».

Génération révolutionnaire. Encore faut-il s'entendre pour définir ce valeurs que le mot révolutionnaire prétend démarquer. Pour les uns la littérature est révolutionnaire par l'anecdote, pour d'autres par la transformation qu'elle apporte dans le style par la forme d'expression nouvelle qu'elle crée, enfin pour certains c'est le comportement de l'auteur dans la vie courante, la rupture que son œuvre provoque avec le milieu dans lequel il évolue qui confère à ses ouvrages le caractère révolutionnaire. En réalité la « génération perdue » ne s'inscrit pas d'une façon formelle dans ces classifications rigides que les hommes s'ingénient à construire parce que c'est pratique, mais dans lesquelles les hommes se refusent à rentrer car cela nécessite des contraintes intolérables à un esprit libre et limite la création artistique. Elle est révolutionnaire ou classique suivant les moments et les valeurs auxquelles le critique se réfère et Miller et Faulkner mis à part, elle ne surprend le lecteur ni par la hardiesse du sujet ni par l'originalité de l'écriture. On est bien obligé de constater que l'exil à Montparnasse n'a privé nos littérateurs ni des mandats familiaux, ni des substantielles « piges » consenties par les revues d'art américaines particulièrement nombreuses à Paris au lendemain de la guerre de « quatorze ».

En réalité, ces écrivains ont un point commun. Ils ont fait la guerre ou ils ont été marqués par ses suites. Ceux d'entre eux qui ont fait la guerre, — souvent comme volontaires et je pense à Hemingway — avaient cru se battre pour un idéal de justice, de liberté et ils se sont trouvés devant des vérités terribles qui dérangeaient cette promenade touristique qu'ils comptaient accomplir en caracolant sur le bon droit. Venus en Europe, ils y sont restés, avides des mouvements de foule, de la liberté des mœurs, de la couleur que pouvaient leur offrir Naples ou Marseille, de la somptuosité de Rome ou de Paris. Pour les autres, Scott Fitzgerald, Hart Crane, John Dos Passos, sensiblement attirés par la réussite de leurs anciens autant que chassés par le puritanisme, la prohibition, la corruption des classes dirigeantes de la grande bourgeoisie américaine.

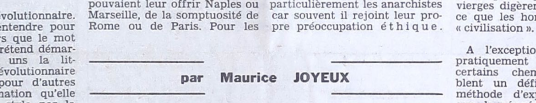
Brutal, ardent, fièvreux, frénétique, chacun d'entre eux va, écrire son roman dont l'anecdote en partie ou en tout s'inspirera des luttes brutales qui opposent le prolétariat à ses exploitateurs. C'est *L'adieu aux armes* d'Hemingway, roman d'une désertion, qui sera suivi de *Pour qui sonne le glas*, roman sur la guerre d'Espagne. C'est le *En un combat douteux* de John Steinbeck ou encore *Manhattan transfer* de John Dos Passos. Et pourtant, ces écrivains ne sont pas des écrivains prolétariens. Il leur manque d'être nés aux champs, d'avoir trimé à l'usine, d'avoir connu la misère autrement qu'en spectateur et leurs gros romans à revendications sociales ne sont pas les meilleurs. Bien vite ils s'évaderont vers des sujets moins austères à la grande confusion d'une critique marxiste qui les avait annexés sans pudeur. En vérité, les écrivains se sont battus et ont traversé l'Atlantique pour avoir le droit de tout dire, l'alcoolisme, les revendications raciales ou sociales sont devenues des sujets admis, le conformisme les gagne et un des leurs peut écrire avec amertume : « *Dos Passos, Farrell, Faulkner, Steinbeck, Hemingway sont passés de l'éloignement à des degrés variables d'acceptation si ce n'est de prosélytisme, pour le siècle américain* » et d'ajouter : « *Est-ce une coïncidence s'ils ont tous l'air à présent, d'un pater familias collectif ?* ».

Et pourtant c'est lorsqu'ils se sont évadés d'un marxisme mal digéré pour se retourner vers l'analyse de l'homme que les écrivains de la « génération perdue » ont créé leurs ouvrages les plus achevés, remettant en cause toutes les valeurs morales sur lesquelles les sociétés capitalistes assoient leurs régimes d'exploitation humaine et c'est cet aspect de leurs œuvres qui intéresse tout particulièrement les anarchistes car souvent il rejoint leur propre préoccupation éthique.

Dans *le Soleil se lève aussi*, le meilleur de ses romans, Hemingway nous pose le problème de *l'homme mutilé* et qui a perdu la foi en lui-même et la foi dans l'homme. Dans *Le vieil homme et la mer*, le vieil homme qui lutte contre la bête nous enseigne que l'homme n'est pas fait pour être vaincu. Caldwell lui, dans *Le petit argent du Bon Dieu*, va mêler étroitement le problème du sexe aux problèmes sociaux traçant ainsi la voie à Miller: qui, dans le *Tropique du Capricorne*, fera, dans une évocation prodigieuse de puissance, dépendre toute la création sociale et intellectuelle des rapports sexuels.

Mais la littérature américaine de l'entre-deux guerres devait créer d'autres genres d'ouvrages destinés à fracasser les tabous dressés par le puritanisme sur le chemin de « l'honnête homme » du XXe siècle. Littérature rabelaisienne, dont *La rue de la Sardine* de Steinbeck, ainsi que certaines nouvelles du recueil d'Hemingway *Paradis perdu* sont les ouvrages les plus représentatifs. Littérature noire, inspirée directement de la vie où l'intrigue et les personnages tiennent constamment en haleine le clan, la tolérance raciale étaient profondément ensevelis par une bourgeoisie qui tenait à conserver bonne conscience devant les masses abruties de morale alimentaire.

Et à ce titre, l'œuvre de la « génération perdue » restera une œuvre d'avant-garde qui a sa place dans la bibliothèque des militants anarchistes.



● ARGUMENTS : « Chine sans mythes ». S'il y a, au début de ce demi-siècle, un pays qui concentre autour de lui un foisonnement d'espoir, de passion et de crainte, c'est bien la Chine. La puissance économique qui s'y élabore, et qui croît beaucoup plus vite que dans n'importe quel autre pays sous-développé, la présente inévitablement comme prototype à toute cette partie du monde qui s'engage dans la course au progrès et cherche à se donner des structures économiques modernes et efficaces. En même temps, un nouveau modèle de « socialisme d'Etat » se propose à l'entreprise de modernisation accélérée qui mobilise la moitié de l'humanité.

A travers un ensemble de textes qui délimitent les données essentielles de la réalité chinoise, Arguments s'interroge une fois de plus sur le conflit-clé de notre temps : celui qui oppose sans relâche l'efficacité immédiate que confère un pouvoir totalitaire à l'exigence provincialiste occidental ?) de la liberté. Effort d'analyse sans parti-pris passionnel ni sectaire qui réunit des collaborateurs aux tendances aussi diverses que pour ne nommer que les plus connus, Pierre Monde, Pierre Naville (Mao-Tsé-toung et la révolution permanente), David Rousset (Le communisme d'Etat).

● ECONOMIE ET HUMANISME. Cette revue de travail et de recherche d'orientation catholique, aux études claires et intelligemment présentées, envisage dans son n° 138 la question de l'objection de conscience. Jean-Yves Jolif répond aux reproches d'utopie, de subjectivisme moralisateur et d'abstraction qui sont couramment faites à l'objection de conscience. Recherchant sous ses différentes expressions le projet fondamental de l'attitude non-violente, Jolif dégage ses perspectives à portée universelle : témoigner du refus qui doit animer les sociétés d'accepter les rapports de force comme critère suprême de leur organisation, transformer jusqu'en leur racine profonde les rapports internationaux, les mentalités individuelles et collectives. Attitude qui constitue un comportement d'action débouchant sur le collectif et trouvant son point d'application dans l'actualité la plus immédiate.

Si l'analyse de Jolif est effectivement éclairante, elle est malheureusement — mais peut-on s'en étonner — desservie par une conception moralisatrice et purement idéaliste des causes de la guerre : le déchaînement des passions et des instincts. Et l'absence d'une étude des bases économiques et politiques de la situation de guerre chronique empêche l'auteur de confronter l'objection de conscience aux efforts plus vastes pour extirper les racines mêmes de la guerre.

● DISSIDENCE *, dont les numéros 5 et 6 ont régulièrement paru, tient vaillamment le coup. Dans le numéro 5, L'agression menée par Claude de Bellemanière contre Mauriac reste malheureusement trop superficielle pour ébranler tant soit peu cette belle cible. Et les écrivains appelés à la rescousse (J.H. Bory, Cesbron, Paulhan) refusent d'entrer dans la danse. Boisdeffre, dans le numéro 6, daigne juste donner, avec beaucoup de réserves, un texte publié depuis longtemps.

Toujours au sommaire du numéro 6, une intéressante apologie de la corrida par Fernand Guillon. Partant des réflexions d'Artaud sur le théâtre de la cruauté, il montre dans la corrida le spectacle intégral, véritable expérience spirituelle, révélation en même temps que libération : en réveillant dans l'homme ses pulsions les plus violentes et les plus instinctives, elle maintient vivaces en lui les forces qui lui permettront de neutraliser l'engourdissement, l'hypocrisie et les conformismes par lesquels se défend la société bourgeoise. Essai plus sérieux qu'il ne semble, pour qui sait aller au-delà des paradoxes littéraires.

René FORAIN

* En vente à notre service de librairie.

CINEMA
VIRIDIANA

par J. ROLLIN

Il est parfois nécessaire de laisser de côté les philosophes barbus et les théoriciens révolutionnaires pour s'attacher à examiner les manifestations actuelles de la révolte.

Le cinéma de Bunuel en est une. Viridiana, interdit en Espagne, sort à Paris après avoir rencontré toutes sortes de difficultés.

Ado Kyrou a assez longuement analysé ce film dans son livre sur Bunuel (Collection « Cinéma d'Aujourd'hui », Pierre Seghers) pour que nous entreprenions ici de disséquer l'œuvre. Il nous suffira de noter que « Viridiana » dépasse en violence blasphématoire « L'Age d'Or » et nous montre une espèce d'aboutissement, de libération de la pensée de l'auteur. Ce n'est plus, comme « L'Age d'Or », le scandale, l'insulte, la révolte. C'est une constatation froide et lucide. D'une magnifique obscénité, Bunuel nous conte à sa façon « Les Infortunes de la Vertu », de même que dans « L'Age d'Or » on retrouve une transposition des « 120 Journées de Sodome » et dans « El » la « Philosophie dans le boudoir ». La beauté et l'insolite des images nous introduit plus profondément dans l'univers surréaliste que les films se réclamant directement de cette école.

Ici, Bunuel a atteint la parfaite concrétisation de sa pensée. On reste stupéfait devant la violence non plus insidieuse et calculée de « Nazarin », mais cette fois directe, logique.

Sans doute le plus parfait de Bunuel, ce film n'est plus une accusation, c'est une démonstration.

Pour qui s'intéresse vraiment à la révolte et à la libération de l'individu, « Viridiana » apporte ce que l'on a fait de plus clair et de plus dur en ce sens.

Bunuel reste le seul cinéaste vivant de ton et de pensée parfaitement anarchique.

par J.-F. STAS

Les dernières statistiques du service des redevances montrent que si la radio est en régression avec 10 millions et demi d'auditeurs, la télévision, elle, est en progrès avec plus de 2 millions et demi de téléspectateurs. Ces chiffres donnent une idée de la portée formidable de la propagande officielle.

Gagerons cependant que la guerre d'Algérie terminée, Anastasie va s'assouplir voire s'assouvir, ce qui espérons-le, permettra à de nombreux producteurs de nous dispenser comme naguère la note anticonformiste qui fait tant défaut à la R.T.F.

⁂

« Raymond Asso, qu'avez-vous fait de votre vie » de Pierre Loiselet, France II lundi 26 mars à 20 h. 28. Il y a déjà longtemps que nous guettions cette question au coin de l'antenne.

Nous n'avons pas été déçus par cette longue interview. Raymond Asso narre son enfance en poète consommé. Lui qui aurait pu avoir une jeunesse dorée, a connu tout ce qu'un gosse d'aujourd'hui ne peut imaginer. Il ne regrette rien. Son seul profit fut l'expérience et les idées-forces qu'il en tira. La fraternité humaine, il l'a trouvée partout et surtout au Maroc parmi les berger du « bled ». La aussi, il a appris à rêver. S'il se moque des commodités de l'argent, c'est qu'il connaît surtout la valeur de l'amitié.

Dans l'émission suivante, le 2 avril, Raymond Asso devait nous parler de sa vie d'adulte.

On sent déjà poindre l'anticonformiste qu'il est devenu, à travers ses diverses aventures, contrebandier, vagabond, bohème, il finira par découvrir la chanson. Ce qu'il a fait de sa vie ? Pour nous la réponse est simple, nous croyons ici la parole à ce modeste, il l'a richement meublée, des poèmes tels que : « Combien ? », « Tout tout le camp », « Time is money », « Mon cœur qui battait », ont pour nous une valeur de message, et même s'il n'avait fait que cela, son existence n'aurait pas été inutile.

Mais il a écrit des chansons qu'il donna à Piaf, il donna ainsi Piaf à la chanson, ce qui n'est pas un mince mérite. Mais comme lui, glissons. Son grand « Miracolo » comme il dit c'est sa rencontre avec Claude Valery. Leur collaboration nous a valu des succès tels que : « Mon ami m'a donné », « Ninon, ma de censurer?), « Demain » cri du cœur en forme de berceuse que trop peu d'interprètes ont eu le courage d'inclure dans leur « tour de chant ». Quoi qu'il en soit, lui, a dit au micro tout ce qui est possible en ce sinistre temps, nous l'en remercions et nous sommes tranquilles. Oui, la chanson c'est très sérieux. Tant qu'il y aura des hommes comme toi, Raymond elle ne manquera pas à sa mission.

Un intellectuel anarchiste
Emile HENRY

⁂

Il y a 68 ans Emile Henry était exécuté pour avoir jeté une bombe à l'Hôtel Terminus répondant ainsi à l'exécution de Vaillant. Alors à cette époque là, les « honnêtes gens » chargés de donner à la société sa ration de justice « n'avaient pas de problèmes moraux à se poser », Emile Henry n'était pas un général rebelle, il n'avait pas de centaines de cadavres sur la conscience, Emile Henry était un anarchiste.

Cela ne traina pas, soixante jours suffirent pour bacler la comédie qui se termina à l'échafaud, Emile Henry qui avait cru dans les hommes bons comme lui, francs, désintéressés, fraternels put mesurer toute sa cruelle déception lorsqu'il put lire la vérité à travers le masque transparent de cette civilisation dite moderne. Le jeune intellectuel qui devait marcher à la mort en criant « Vive l'anarchie » avec un panache et un courage qui restent gravés dans nos cœurs devait employer ses derniers moments à écrire dans sa prison des pensées dont nous sommes heureux de publier quelques extraits.

Suzy CHEVET

⁂

Que veulent les anarchistes ? L'autonomie de l'individu, le développement de sa libre initiative qui, seuls, pourront lui assurer tout le bonheur possible. Si l'anarchiste admet le communisme comme conception sociale, c'est par simple déduction, car il comprend que ce n'est que dans le bonheur de tous, libres et autonomes comme lui, qu'il trouvera le sien propre.

⁂

J'estime que les actes de brutale révolte portent juste, car ils réveillent la masse, la secouant d'un violent coup de fouet et lui montrent le côté vulnérable de la bourgeoisie toute tremblante en ce moment où le révolté marche à l'échafaud.

⁂

Fais ce que tu croiras être le mieux et fais-le avec amour.

⁂

Plus nous aimons notre rêve de liberté, de force et de beauté, plus nous devons haïr ce qui s'oppose à ce que l'avenir soit.

⁂

Un des premiers enseignements de l'anarchie est celui-ci « Développe ta vie dans toutes ses directions, oppose à la richesse fictive des capitalistes, la richesse réelle des individus possesseurs d'intelligence et d'énergie ».

⁂

J'aime tous les hommes dans leur humanité et pour ce qu'ils devraient être, mais je les méprise pour ce qu'ils sont.

⁂

Au surplus, j'ai bien le droit de sortir du théâtre quand la pièce me devient odieuse et même de faire claquer les portes en sortant, au risque de troubler la tranquillité de ceux qui sont satisfaits.

Grande-Roquette, mai 1894

Emile HENRY.

GIOVANNA BERNERI

Notre camarade est morte à Gênes le 14 mars dernier. Compagne de Berneri, Giovanna ne s'était pas contentée de vivre dans l'ombre de Camillo. Elle partagea sa vie de militant exilé et, après l'assassinat de ce dernier en 1937, à Barcelone, par les staliniens, elle continua la lutte.

Pendant la guerre, persécutée comme nombre de nos camarades, elle passa plusieurs années dans les prisons et les camps de concentration de France, d'Allemagne et d'Italie.

Libérée quelque temps avant l'arrivée des « alliés » en Italie, elle entra dans la clandestinité, puis fut de ceux qui reconstituèrent le mouvement anarchiste italien dès la fin de 1944. Animatrice de la « Rivoluzione Libertaria » qui devint ensuite la revue « Volonta », elle participa à la relance de la lutte contre la politique nataliste des gouvernements et des églises et fut poursuivie pour la publication d'une brochure sur le « contrôle des naissances ».

Les impératifs de la propagande et du militantisme ne lui faisaient pas perdre de vue des détails de la vie courante qui freinent parfois l'ardeur de ceux qui veulent s'adonner à la défense d'un Idéal. Elle eut l'idée d'une colonie de vacances pour les enfants de militants, colonie qui fut fondée il y a neuf ans, qui fonctionne et qui lui survivra.

Une vie bien remplie.

Adieu Giovanna.

M. P.